

**Faculté de psychologie et des sciences
de l'éducation**

Le sentiment de chez-soi à la rue

Approche psychologique par observation
participante et entretiens : stratégies personnelles
mises en place pour investir l'espace public et
implications sur la transition au logement

Auteur : Madeline Gosset
Promoteur(s) : Jean-Luc Brackelaire
Année académique : 2023-2024
Master en sciences psychologiques à finalité spécialisée

« Rencontrer quelqu'un, c'est être bousculé, troublé. Quelque chose se produit, que nous n'avons pas choisi, qui nous prend par surprise : c'est le choc de la rencontre. Le mot « rencontre » vient du vieux français « encontre » qui exprime « le fait de heurter quelqu'un sur son chemin. » Il renvoie donc à un choc avec l'altérité : deux êtres entrent en contact, se heurtent, et voient leurs trajectoires modifiées. »

Charles Pépin

« Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux, etc.) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur. Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiants en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave sanctionnée par l'Université catholique de Louvain ».

Remerciements

Je remercie mon promoteur, Jean-Luc Brackelaire, pour ses précieux conseils et la richesse de nos échanges qui ont permis d’orienter et d’aboutir à ce travail. Merci également pour la confiance, la présence et l’intérêt qui m’ont permis de croire en moi.

Je tiens à remercier chaque intervenant.e pour la confiance, l’aide et l’intérêt qu’iels ont porté à ce mémoire. Grâce à ces entrevues, j’ai pu développer une réflexivité et remettre en question mes perspectives sur la thématique.

Un très grand merci à mes proches, mes parents, mes amis, mes collègues pour leur soutien, leurs conseils, et surtout leur présence à travers chaque étape importante. Les échanges que j’ai pu avoir avec elles et eux tout au long du processus m’ont enrichie autant pour ce travail que personnellement.

Mille mercis à toutes ces personnes que j’ai pu rencontrer, bénévoles, travailleur.euse.s, personnes sans-chez-soi lors de maraudes. Chaque rencontre a façonné ce travail d’une manière ou d’une autre. Merci pour l’humanité et la solidarité, qui sont, ce que je retiens de plus frappant de ces expériences.

Un grand merci à la lectrice de ce mémoire, Marichela Vargas, pour le temps et la considération accordés.

Table des matières

1. INTRODUCTION	7
2. REPERES CONCEPTUELS ET THEORIQUES	10
2.1 Définitions	10
2.1.1 Personne sans-chez-soi.....	10
2.1.2 Sans-chez-soirisme	11
2.1.3 S'enchésoyer.....	11
2.2 Concepts.....	11
2.2.1 Lieu.....	11
2.2.2 Habiter	12
2.2.3 Sentiment de chez-soi.....	14
2.2.4 Conséquence de l'incapacité à habiter.....	15
3. METHODE.....	18
3.1 Récolte des données	18
3.1.1 L'observation participante	19
3.1.2 Entretiens semi-directifs.....	20
3.2 Choix des participants.....	21
3.3 Analyse des données.....	22
4. PRESENTATION DES PARTICIPANTS	23
4.1 Elise	23
4.2 Paul.....	24
4.3 Nathan	25
4.4 Nicolas	25
4.5 Arthur	26
5. ANALYSE THEMATIQUE	27
5.1 Sentiment de chez-soi à la rue	27
5.1.1 Lien social.....	27
5.1.2 Familiarité.....	29

5.1.3	Sentiment de sécurité.....	30
5.1.4	« Recoller les morceaux » à travers les objets.....	32
5.1.5	« Mettre le monde à distance ».....	32
5.1.6	Hospitalité.....	33
5.1.7	Temps de rue	34
5.1.8	Dispositifs, centres, hébergements	34
5.2	Dans la transition au logement : le choc des 4 murs	35
5.2.1	Sécurité.....	35
5.2.2	Perte de repères.....	36
5.2.3	Perte de liberté.....	37
5.2.4	Isolement social	37
5.2.5	Invitation de la rue dans le domicile	38
5.2.6	Dégel du corps.....	39
5.2.7	Appropriation.....	40
6.	DISCUSSION	41
6.1	Familiarité	41
6.1.1	Au niveau temporel	41
6.1.2	Au niveau spatial	43
6.1.3	Au niveau social	45
6.2	Sentiment de sécurité.....	47
6.3	Intimité et hospitalité.....	48
6.4	Regard critique sur la démarche de recherche.....	50
7.	CONCLUSION	53
8.	BIBLIOGRAPHIE.....	57

1. INTRODUCTION

Depuis plusieurs années, la situation des personnes sans-chez-soi nous interpelle. Beaucoup de questionnements sur le ressenti, le vécu et la construction de l'identité à travers l'expérience de rue se sont développés au fil du temps et des observations faites dans notre ville estudiantine. Nous avons donc décidé d'orienter ce mémoire sur la thématique du « sans-abrisme » pour répondre à certaines de ces interrogations. Au fur et à mesure des réflexions, la question du sentiment de continuité de l'identité est apparue. L'envie d'explorer et de plonger dans ce « monde » et d'essayer de comprendre nous ont poussé à nous investir concrètement sur le terrain. Cette implication avait également pour but de déconstruire beaucoup de stéréotypes véhiculés comme le fait que des personnes sans-chez-soi auraient fait le choix de vivre à la rue ou même qu'elles y seraient très bien.

Afin de rencontrer ces personnes, nous avons décidé de participer aux activités de deux associations à travers des maraudes hebdomadaires. Toutes les rencontres et la réalisation de ce que comportait leur vie quotidienne nous a permis de remettre en perspective nos premières idées. De plus, nous avons été interpellée par certaines installations de personnes rencontrées lors de ces maraudes. Par exemple, plusieurs personnes installent de la décoration autour de leur matelas et de leurs affaires tels que des cadres trouvés dans la rue, des petits meubles ou encore des plantes. Nous avons donc émis l'hypothèse que l'utilisation de ces objets pourrait permettre de recréer un semblant de « chez-soi » malgré l'absence d'un logement fixe.

Nous avons donc décidé de concentrer notre recherche sur le sentiment de chez-soi. Celui-ci faisant partie intégrante de notre sentiment de continuité et d'existence, il prend une place majeure dans nos besoins fondamentaux (Gieryn, 2000). Mais lorsque celui-ci ne peut pas être vécu dans un lieu protégé et possédé, peut-il être ressenti ?

Pour répondre à cette question, nous avons, en dehors des maraudes, eu l'occasion de participer à un colloque sur l'exclusion sociale organisé par Humphreys (2023) qui nous a permis de rencontrer des professionnel.le.s de rue avec qui nous avons discuté de la thématique de « l'habiter » et de son importance pour comprendre en profondeur le vécu de ces personnes ne semblant, au premier abord, pas pouvoir habiter. Ils soulignaient

l'adaptation de certaines personnes et l'ancrage de celles-ci dans la rue tout en expliquant que certaines choisissent parfois leurs lieux de vie (forêt, talus de périphériques, tunnels, ...) en fonction des caractéristiques dont ils ont besoin et d'autres, par exemple des migrants, tentent de recréer des « villages » ou des espaces de vie (Humphreys, 2024).

Ensuite, la présentation de la thématique et de nos réflexions devant une vingtaine de professionnel.le.s et personnes sans-chez-soi nous a également permis de récolter des opinions et des retours sur ce que cette thématique évoquait et sur l'importance de l'explorer.

Cette recherche s'est déroulée de manière inductive. En effet, la thématique du sentiment de chez-soi ayant été choisie en première instance, les entretiens se sont déroulés de manière à laisser toute la liberté aux intervenant.e.s de parler de ce que cette thématique évoquait pour elles et eux. C'est suite à toutes ces rencontres, observations, conversations que nous avons décidé de concentrer ce travail sur les questions suivantes : « *Que signifie le sentiment de chez-soi à la rue ?* », « *A travers quels processus se développe-t-il ?* » et « *Quel est l'impact de ce sentiment de chez-soi sur la transition au logement ?* »

Le but de ce travail étant, d'une part, d'explorer les composantes du sentiment de chez-soi lorsque ce « chez-soi » n'est pas tangible, lorsqu'il est vécu à la rue. D'autre part, l'impact de celui-ci sur la transition au logement nous semble d'une importance majeure pour comprendre les processus à l'œuvre et accompagner la personne tout en ayant conscience des attachements et ancrages à la rue. A notre époque où les programmes Housing First se développent dans beaucoup de pays, il semble nécessaire de comprendre comment une personne investit et s'approprie la rue afin de comprendre l'impact de la délocalisation. Cela permettra donc de l'accompagner de manière adaptée dans l'appropriation d'un nouvel appartement, un nouveau logement.

Ce mémoire étant une ébauche de la théorie sur ce sujet ainsi qu'une interprétation d'observations et de discours, il est important de noter qu'il n'a pas pour but de généraliser mais d'explorer chez les personnes interrogées ce que ce sentiment de chez-soi représente pour elles et à travers quels processus il se développe. Cela permettra par la suite d'émettre des hypothèses et d'ouvrir la porte à de nouvelles questions, celles-ci étant utiles pour la prise en charge de ces personnes.

Les méthodes de recherche et d'analyse utilisées ont été choisies dans le souci de communiquer le plus justement possible ce que les intervenant.e.s nous ont transmis à travers les entretiens. Cependant, il est important de souligner que le rôle de la chercheuse et sa réflexivité occupent une place prépondérante dans le travail malgré les tentatives de diminuer les biais (Willig, 2013). Chaque interaction, chaque observation et chaque lecture est passée par notre filtre de chercheuse bien qu'au fil du travail, nous avons pris des moments de réflexions et de questionnement afin d'évaluer notre propre filtre et ce qui nous a influencé en tant que personne.

Ce travail se compose de cinq parties. Tout d'abord, nous abordons quelques définitions et concepts utiles afin de mettre en contexte la thématique et pouvoir comprendre la suite de la recherche. Ensuite, nous décrivons la méthode utilisée, les raisons pour lesquelles nous avons choisi ces différentes méthodes de récolte de données et d'analyse ainsi que les « critères » de choix des participants. Pour vous donner un aperçu des intervenant.e.s, nous avons ensuite écrit quelques lignes sur chacun.e contenant une description de leur parcours ainsi que la façon dont nous les avons rencontré.e.s. Après toute cette mise en contexte, nous passons à l'analyse des données récoltées afin de terminer sur la discussion qui permettra d'essayer de répondre aux questions posées ci-dessus. Pour finir, nous concluons avec les hypothèses et dernières réflexions.

2. REPERES CONCEPTUELS ET THEORIQUES

2.1 Définitions

Initialement, il est impératif de procéder à une redéfinition et une clarification des termes employés dans ce mémoire afin d'éviter tout risque de malentendu. Les concepts abordés dans ce chapitre englobent les notions de « sans-chez-soi », « sans-chez-soirisme » et « s'enchésoyer », des termes ayant été créés par le Syndicat des Immenses (Syndicat des Immenses, 2024). Ce syndicat œuvre en faveur de la défense des droits et des besoins des individus en situation de mal- ou de non-logement. L'initiative consistant à créer de nouveaux termes est considérée par cette association comme une façon de permettre à des personnes sans-chez-soi de décrire des réalités souvent complexes à conceptualiser faute de mots appropriés (Syndicat des Immenses). Suite à ces définitions, nous décrivons théoriquement quelques concepts utiles pour comprendre la suite de ce travail tels que « lieu », « habiter », « sentiment de chez-soi » et leur lien avec l'expérience de rue.

2.1.1 Personne sans-chez-soi

Une personne « sans-chez-soi » est définie comme suit : « *Qualifie une personne privée d'un authentique chez-soi, qu'elle jouisse, ou non, d'un abri temporaire* » (Syndicat des Immenses, 2024, p. 39). Ce terme montre que la problématique ne se limite pas uniquement à l'accès ou non à un abri, mais porte surtout sur l'incapacité à pouvoir investir un lieu, se l'approprier comme un véritable « chez-soi » (Mercuel, 2012). Par ailleurs, dans son ouvrage intitulé « *Souffrance psychique des sans-abris* », Mercuel (2012) met également en avant que la diversité des situations rencontrées dans la précarité ne peut être réduite à une seule appellation. Il insiste sur l'importance d'envisager chaque personne de manière singulière pour un accompagnement adéquat.

Nous avons choisi d'utiliser ce mot à travers le mémoire afin de moins stigmatiser les personnes dont nous parlons. Les personnes sans-chez-soi dont nous discutons ici sont principalement des personnes vivant en rue. Elles ne sont pas itinérantes ou nomades.

2.1.2 Sans-chez-soirisme

Le terme « sans-chez-soirisme » est une correction lexicale du terme « sans-abrisme », englobant la situation de toute personne dépourvue d'un chez-soi plutôt que d'un simple abri, comme précisé dans le thésaurus (Syndicat des Immenses, 2024, p. 39).

2.1.3 S'enchésoyer

Un autre terme que nous considérons comme crucial pour comprendre ce travail est « s'enchésoyer. » Fraîchement créé, il reflète la problématique abordée dans ce mémoire en permettant de saisir les problématiques sous-jacentes. Sa définition complète est la suivante : *"Se créer avec trois fois rien un semblant de chez-soi. 1. Un chez-soi de fortune, ou plutôt d'infortune, n'est pas un authentique chez-soi. Il est jugé criminel de déclarer que ces individus "habitent" la rue ou qu'ils ont "choisi" d'y vivre. Ils s'enchésoient, c'est tout. 2. Gaston n'a pas eu d'autre choix, pour sa survie physique et mentale, que de s'habituer tant bien que mal à la rue, d'y trouver ses marques et d'y installer ses repères, de revoir ses ambitions à la baisse et d'en adopter d'autres, minuscules et héroïques en même temps, au point, in fine, d'« habiter » son absence de chez-soi et d'envisager difficilement, voire pas du tout, de chambouler la fragilité extrême de cet équilibre obtenu de haute lutte. En un mot : il s'est enchésoyé."* (Syndicat des Immenses, 2024, p. 21)

Les exemples qui l'accompagnent soulignent bien que ces mécanismes visent à la **survie** et à l'adaptation à l'environnement, souvent motivés par des processus inconscients et nécessaires à la préservation de l'individu.

2.2 Concepts

2.2.1 Lieu

La différence entre les termes « espace » et « lieu » est assez récurrente à travers la littérature. Les interactions de l'individu par rapport à l'espace et au lieu sont particulièrement étudiées par la psychologie environnementale. L'espace est un concept abstrait et concerne principalement la matérialité et les aspects physiques tandis que le lieu se réfère à un espace pourvu de significations attribuées à travers des processus personnels, groupaux et culturels (Low & Altman, 1992).

Selon Castree (2003), les lieux sont définis par trois dimensions : la physicalité, l'imaginaire, et l'affectivité. Les lieux ne se limitent donc pas à des espaces physiques mais sont le résultat des interprétations individuelles et collectives. De celles-ci découle un attachement particulier. Les émotions, les souvenirs et les significations attribuées influent sur la manière dont les individus vont percevoir et interagir avec ceux-ci (Rennels & Purnell, 2017). Nous constatons donc que « **l'expérience** se situe au cœur du concept de lieu » (Cresswell, 2009, p. 2). Cet auteur ajoute que c'est à travers les pratiques quotidiennes et la répétition de celles-ci que des espaces deviennent des lieux. Casey (2001, p. 406) déclare : « **There is no place without self, and no self without place.** » Cette phrase démontre qu'il existe une interdépendance incontestable entre le soi et le lieu. L'un ne pouvant exister sans l'autre. Si l'humain vit dans un espace dépourvu de significations, d'émotions, d'affectivité, il ne peut se sentir exister.

2.2.2 Habiter

Un grand nombre d'auteurs s'est intéressé à cette notion au fil de l'histoire soulevant des questions telles que la signification de ce verbe, les raisons sous-jacentes à ce besoin profond, ainsi que les processus constitutifs de cette action. Ces questions seront explorées au sein de cette section.

En tant qu'êtres humains, nous avons un besoin fondamental d'habiter. Cela permet à chaque individu de s'inscrire dans la société humaine, de prendre place dans le monde (Leroux, 2008). Cresswell (2009) affirme qu'être humain signifie être à sa place tandis qu'être à sa place veut dire être attaché ou enraciné. Il est donc fondamental d'avoir un lieu qui permet d'inscrire son corps, sa subjectivité, son histoire et sa citoyenneté (Furtos, 2009). Mais comment habitons-nous ?

Habiter semble être un acte tout à fait naturel pour la plupart d'entre nous : avoir une maison, un appartement et être chez-soi. Et pourtant, lorsque l'on se penche davantage sur la question, nous sommes forcés de constater qu'habiter, se sentir chez soi, est bien plus complexe qu'avoir un toit sur la tête et quatre murs nous protégeant du monde extérieur.

La différence entre habiter et être logé se situe en effet à plusieurs niveaux. Tout d'abord, tandis que plusieurs fonctions comme manger, cuisiner, recevoir, se divertir, se

ressourcer, travailler, dormir, être en sécurité, avoir une intimité,... sont attribuées à l'habitat (Leroux, 2008), une fonction considérable de cet acte est de pouvoir mettre de soi dans ce lieu (Furtos, 2009). Ilovan & Markuszewska (2022) et Serfaty-Garzon (2003) ajoutent à ces conditions les sentiments de continuité et de familiarité nécessaires pour se sentir habiter, se sentir à sa place.

Larceneux (2011, pp. 3-5), lui, catégorise quatre fonctions du soi à remplir pour que l'individu habite un lieu. La première étant le « *soi à délimiter* » : elle permet à l'individu de contrôler, maîtriser ses relations et trouver un équilibre entre lui-même et le monde qui l'entoure. Dans un second temps, il décrit le « *soi à sécuriser*. » Celui-ci nous permet de nous sentir en sécurité. L'emphase est ici placée sur le sentiment ressenti et non la sécurité objective. Cette sensation d'être protégé de nos peurs qu'elles soient physiques ou fantasmées. Ensuite, le « *soi à relier* » nous permet de projeter notre identité, de se situer dans la société par l'identification au lieu. Par exemple, notre adresse peut nous permettre de nous situer socio-économiquement, socialement aux yeux d'autrui. La dernière fonction de l'habiter attribuée par Larceneux est le « *soi à s'approprier* ». Elle correspond à l'appropriation du lieu par l'aménagement, la personnalisation de l'espace. Cela permet à l'individu de mettre de lui dans un espace, s'épanouir, se ressourcer.

Chambon (2019, p. 5) ajoute que « l'habiter se caractérise par le rapport entre soi, autrui et son environnement – et, s'il existe, son logement-, ainsi que par l'expérience du lieu et du lien pour chacune de ces parties. » Le logement étant ici considéré comme un aspect secondaire. À travers cette définition, Chambon nous invite à réfléchir à l'aspect relationnel de l'individu avec lui-même, les autres et son environnement, peu importe l'existence d'un logement ou non.

Pour Serfaty-Garzon (2002, p.3), « habiter organise le monde à partir d'un centre. » Selon elle, la demeure est un lieu central, structuré à partir duquel l'individu « rayonne, va et vient, fait l'expérience du voyage ou de l'exil, mais aussi celui du retour et de l'attachement. »

2.2.3 Sentiment de chez-soi

Le sentiment de chez-soi est intimement lié au fait d'habiter un lieu. Que représente le chez-soi ? Dans cette partie, nous explorons donc la théorie existante sur ce concept. Il sera davantage développé lors de l'analyse des résultats ainsi que la discussion.

Nous parlons ici du sentiment en tant que tel car le chez-soi matériel, dans ce cas de figure, est inexistant. À travers la littérature, un certain nombre d'auteurs s'est intéressé à ce que le « chez-soi » signifiait. Que ce soit des études sur des personnes nomades ou sans-chez-soi, la conclusion est, dans la plupart des cas, que ce sentiment est une **attitude**, il peut être transporté et incarné (McCarthy, 2015). Nous avons remarqué que certaines caractéristiques sont souvent associées à ce sentiment mais nous observons cependant qu'il n'y a pas de définition généralisée de ce que celui-ci signifie et qu'il est donc important de garder en tête que chaque personne a sa propre définition et son propre sentiment lié à ce « chez-soi. »

Lorsque l'on parle du chez-soi, nous retrouvons souvent en anglais le mot « home » qui représente parfaitement ce concept. En se distinguant de « house » signifiant simplement la maison, « home » décrit ce « chez-soi » lorsqu'il est investi émotionnellement et socialement. Wardhaugh (1999) définit en effet « house » comme l'espace conceptuel et rationnel tandis que « home » représente un espace expérimenté, rempli de significations.

Il ne représente de fait pas seulement des aspects matériels mais est également source **d'identification, d'expériences, de liens sociaux** et d'un sentiment **d'intimité** et de **vie privée** (Nózka, 2020 ; Terkenli, 1995). Mallett (2004) ajoute que le chez-soi est un espace où les **pratiques quotidiennes** relatives au soi et au soin de soi se déroulent. Il représente un espace où l'on peut donc devenir soi et revenir à soi (Villela-Petit, 1989).

En d'autres termes, il est autant source d'identité individuelle que sociale (Wardhaugh, 1999). Serfaty-Garzon (2003) ajoute qu'il comprend également notre **temporalité** et continuité personnelle à travers les événements vécus, actions du passé et souvenirs.

La **possession** de cet espace est un aspect important du « chez-soi. » En effet, Leroux (2008) le décrit comme un lieu qui n'appartient pas à autrui et où l'individu peut s'isoler du monde extérieur. Il distingue cependant l'habiter de l'homme « ordinaire » et celui de

l'homme « exclu », qui se rejoignent néanmoins dans la recherche constante de ce sentiment (Leroux, 2008, p. 15).

Ce sentiment est donc lié à des processus **d'attachement émotionnel** à certains lieux, aux notions de sécurité, territorialité, intimité, liens sociaux, identité et d'autres encore. Ceux-ci seront approfondis à travers les prochains chapitres de ce travail.

Il convient de noter que comme tout sentiment, il est expérimenté et ressenti différemment par chaque personne qu'il traverse. En effet, il passe autant par le filtre individuel de la personne que par les significations sociales et culturelles qui lui sont attribuées. Cela implique donc que certaines personnes ne vont pas du tout le ressentir (Nózka, 2020).

2.2.4 Conséquence de l'incapacité à habiter

La situation d'une personne sans-chez-soi la contraint à devoir habiter sans limite ni repère. Leur habitation va parfois consister d'une chambre d'accueil, d'une installation précaire mais la plupart du temps se résume aux effets personnels ou même à leur simple corps (Leroux, 2008). Leur condition efface donc la frontière entre la sphère intime et l'espace public (Achard, 2016). Habiter, comme nous l'avons décrit, devient alors très compliqué.

Ne pas pouvoir habiter une maison, un logement, un lieu, peut être très délétère pour la santé physique et psychique d'un individu. Comme nous l'avons vu ci-dessus, Casey (2001, p. 406) exprime qu'« il n'y a pas de lieu sans soi, ni de soi sans lieu. » Dans le domaine philosophique, nous observons également le « chez-soi » comme procurant une sécurité ontologique. En d'autres termes, il permet une sécurité existentielle (Larceneux, 2011). Si une personne, ne peut habiter, sa propre existence en est compromise (Gieryn, 2000).

Vandemark (2007) souligne l'altération des concepts de soi, de lieu ainsi que d'appartenance à travers l'expérience de sans-chez-soirisme. Effectivement, cette expérience n'implique pas seulement la perte d'un logement mais également une diminution des liens sociaux et des ressources de l'individu qui vont réduire son sentiment d'appartenance également (Vandemark, 2007).

De plus, l'incapacité à vivre son intimité amène l'individu à une grande dévalorisation du soi et au processus de désocialisation. Les épreuves les plus violentes selon Leroux (2008) pour des personnes sans-chez-soi sont le sentiment de déshumanisation par le rejet, la honte et la perte de dignité. Ceci alimente donc **l'exclusion sociale** (Furtos, 2009). Cette exclusion sociale et ce déni d'existence ont souvent des conséquences physiques et psychiques dangereuses.

L'anxiété, étant considérée par la psychologie existentielle comme provenant de la peur de « ne pas être », celle-ci est ressentie de façon extrême pour des personnes sans-chez-soi (Vandemark, 2007, p. 246). De plus, être confrontés aux violences physiques, au danger, à la faim, à l'incertitude de l'endroit où dormir, tout cela fait partie de leur quotidien et menace la continuité de leur « soi. »

Au-delà de l'anxiété, un autre symptôme dangereux de l'exclusion est **l'incurie**. Elle est observée principalement chez des personnes qui s'isolent activement, qui à un moment de leur vie ont un sentiment de non-appartenance à la commune humanité (Furtos, 2009). Ce symptôme implique la disparition de soi comme être social, parfois même jusqu'à la disparition de l'être biologique (Furtos, 2009). L'incurie participant également à la liste des symptômes d'une pathologie extrême de l'exclusion : l'auto-exclusion. Ce syndrome ayant été conceptualisé par Jean Furtos implique l'anesthésie de son propre corps, de son propre mental pour ne plus ressentir ni l'extérieur, ni l'intérieur. C'est un mécanisme utilisé dans un but de survie, découlant d'une impossibilité à vivre toute la souffrance ressentie (Furtos, 2009).

Toutes ces conséquences sont très importantes à considérer lorsque l'on prend en charge des personnes sans-chez-soi.

Cependant, afin de contrer ce phénomène, certaines personnes ont tendance, grâce à leur créativité, à créer de nouveaux lieux à travers l'attribution de nouvelles significations, utilisations aux espaces à leur disposition (Borchard 2013; Hochschild 2010; Snow & Anderson 1993; Wright 1997; cités dans Rennels & Purnell, 2017). Vandemark (2007) explique également que les personnes sans-chez-soi doivent sans cesse renouveler leur concept de lieu et d'appartenance dans les espaces publics (aussi éphémères qu'ils soient) qu'ils occupent.

C'est ces stratégies de création de chez-soi dans des lieux à priori inhabitables, publics que nous tenterons d'explorer à travers ce mémoire.

3.METHODE

Le but de cette recherche étant d'explorer et de comprendre en profondeur le vécu de personnes sans-chez-soi, il nous a semblé plus juste d'utiliser des méthodes qualitatives permettant de rendre compte de leur réalité subjective (Polkinhorne, 2006). En effet, l'expérience de chaque participant.e a une importance primordiale dans la construction de leur discours.

Un processus d'itération, de va-et-vient entre les lectures, les discussions, rencontres s'est déroulé tout au long de la recherche. En effet, chaque interaction ou nouvelle information modifiait notre perspective, nos hypothèses. Un « réaménagement du cadre interprétatif » s'est produit à travers chaque nouvelle donnée observée (Olivier de Sardan, 1995, p. 16). Nous avons donc utilisé une méthode inductive en identifiant la thématique première comme la construction du sentiment de chez-soi dans le sans-abrisme tout en restant ouverte à d'éventuelles évolutions de la question en fonction des rencontres, observations et entretiens. C'est grâce à ces éléments que nous avons pu affiner la question et nous focaliser davantage sur les sujets dont les intervenant.e.s parlaient.

Dans ce chapitre, nous discuterons d'abord des méthodes utilisées pour récolter les données : l'observation participante ainsi que la conduite d'entretiens semi-directifs. Ensuite, nous décrirons comment nous avons choisi et trouvé les participant.e.s qui ont accepté de répondre à nos questions. Pour finir, nous expliquerons la méthode choisie pour analyser les données.

3.1 Récolte des données

Afin d'explorer le phénomène sous différents angles, nous avons décidé d'utiliser la triangulation de données (Willig, 2013). Comme Olivier de Sardan (1995, p. 14) le dit : « Toute information émanant d'une seule personne est à vérifier. » C'est pourquoi nous avons choisi d'utiliser deux méthodes de recherche différentes : l'observation participante et la conduite d'entretiens semi-directifs. Cela nous a permis de récolter deux types de données complémentaires. Celles-ci se sont alimentées au fil du processus de recherche en parallèle avec les recherches théoriques.

3.1.1 L'observation participante

La première méthode utilisée pour ce travail était l'observation participante. Celle-ci implique que le chercheur participe à certaines activités en lien avec la thématique, qu'il documente ses observations, qu'il pose des questions de manière informelle et surtout qu'il élabore sa réflexivité par rapport à sa propre influence dans le processus de recherche (Willig, 2013, p. 115). À travers ce procédé, le chercheur a deux rôles : observateur, témoin et coacteur à travers l'interaction avec le public cible (Olivier de Sardan, 1995).

Pour ce faire, nous avons donc décidé de participer activement à l'observation et à l'action sur le terrain. Au travers d'un bénévolat dans deux associations travaillant avec des publics sans-chez-soi, nous avons eu l'occasion de rencontrer un nombre considérable de situations lors de maraudes hebdomadaires. Les maraudes consistent principalement à « aller vers », aller à la rencontre de personnes vivant dans la rue afin de leur offrir un café, un biscuit, des produits hygiéniques, une orientation vers un service demandé mais aussi et surtout une écoute. Le but principal étant de créer du lien, de sortir un instant de l'isolement social ainsi que de permettre à certaines demandes d'émerger.

Lors de ces moments d'échange, la position adoptée était celle de bénévole, plutôt que celle d'une universitaire réalisant un mémoire. Cela dans le but de garder la spontanéité, le naturel de la rencontre. A travers toutes ces interactions, nous avons eu l'occasion d'observer, de participer parfois au quotidien de ces personnes. Ce processus a permis de confronter nos idées reçues et d'élaborer notre réflexion sur la thématique abordée. Il convient de noter que chaque observation est passée par un filtre d'interprétation composé de la théorie et des discussions précédemment eues, de notre formation de psychologue et de notre personnalité (Olivier de Sardan, 1995). Comme Willig (2013) le mentionne dans son livre, il est nécessaire de garder un équilibre entre l'investissement qui permet de comprendre en profondeur et un certain détachement afin de pouvoir analyser et prendre le recul nécessaire. Nous avons donc décidé de faire toutes les trois à quatre semaines une pause dans cette activité afin de pouvoir assimiler et réfléchir sur les semaines précédentes.

Des contacts ont également pu être liés avec les professionnel.le.s des associations, les bénévoles ainsi que certain.e.s des bénéficiaires du centre de jour. Grâce à ceux-ci, nous

avons eu l'occasion de présenter l'ébauche théorique de ce mémoire devant une vingtaine de personnes, de pouvoir discuter ensemble de la thématique et de ce que cela évoquait chez eux. Ce groupe étant composé de professionnel.le.s travaillant avec des publics précarisés, des étudiant.e.s, ainsi que des personnes sans-chez-soi participant aux activités du Syndicat des Immenses, la richesse des échanges nous a permis d'avoir une perspective différente sur le sujet et de réfléchir ensemble sur les stratégies utilisées pour ressentir le sentiment de chez-soi à la rue et ses implications sur la transition au logement.

3.1.2 Entretiens semi-directifs

La deuxième méthode de récolte de données que nous avons choisie est la conduite d'entretiens semi-directifs. L'observation participante n'étant pas une méthode complète dans le sens où toutes les observations passent par le filtre du chercheur et aucune donnée n'est directe, il nous semblait pertinent d'utiliser cette deuxième méthode. Le choix de celle-ci était donc motivé par l'intention de comprendre en profondeur l'expérience et les réflexions des participant.e.s par rapport à la question du sentiment de chez-soi dans le sans-chez-soirisme.

Après avoir expliqué le cadre de la recherche, la thématique ainsi que les différentes notions déontologiques telles que le consentement à participer à l'étude, la liberté d'arrêter à tout moment, l'enregistrement ainsi que l'anonymat, nous commençons l'entretien. Les premiers entretiens étaient très libres. La question principale posée était « Comment se construit le sentiment de chez-soi dans le sans-abrisme ? », il était donc demandé à la personne de parler de ce que cette question et cette thématique évoquaient chez elle. Que ce soit des observations, des expériences, des éléments de théorie, tout était bienvenu. Au fil des entretiens, nous avons réalisé que l'abstractivité de la question conduisait le ou la participant.e dans des discours totalement différents. Cependant, les aspects composant le sentiment de chez-soi étaient souvent relevés et comparés à la transition au logement. C'est pour cette raison que nous avons décidé de nous concentrer sur ces questions.

Au fil des entretiens et de la documentation, certaines thématiques ressortaient déjà. C'est pourquoi dans quelques entretiens, la conversation se retrouve parfois orientée vers l'un ou l'autre sujet. De plus, les entretiens s'étant déroulés comme des conversations authentiques, une des difficultés rencontrée était de garder l'équilibre entre l'orientation

de la conversation et la liberté laissée aux participant.e.s (Willig, 2013). C'est donc à travers un processus de co-construction que les entretiens se sont déroulés (Olivier de Sardan, 1995).

3.2 Choix des participants

Après mure réflexion, nous avons décidé de contacter des professionnel.le.s travaillant avec des publics sans-chez-soi ainsi que des anciennes personnes sans-chez-soi. Notre objectif étant d'obtenir un point de vue global de ce que le sentiment de chez-soi représente lorsque l'on vit une période de rue.

Les entrevues avec les professionnel.le.s nous ont permis d'accéder à un échantillon d'observations, d'anecdotes ainsi que des réflexions théoriques. Afin d'éviter de rester dans la théorie pure ou les anecdotes indirectes de bénéficiaires étant déjà soumises à l'interprétation des professionnel.le.s, nous avons décidé de compléter ces informations avec des témoignages de personnes ayant vécu à la rue pendant une période donnée, mais étant actuellement relogées. Ces témoignages ont permis d'enrichir la récolte de données par la signification directe sans analyse préalable de leur vécu. Ces deux perspectives : observateur pour les professionnel.le.s et acteur pour les anciens sans-chez-soi se sont complétées l'une l'autre.

Il aurait également été intéressant de poser ces questions à des personnes étant à la rue actuellement. Cependant, les conditions de vie, la création du lien de confiance péren et le besoin de satisfaction des besoins primaires sont des obstacles majeurs à la possibilité de parler de ce genre de thématique. De plus, il est souvent constaté que l'attachement à un lieu ne se réalise pleinement qu'après sa perte (Milligan, 1998). Dans le cas du sans-chez-soirisme, la prise de conscience du sentiment de chez-soi à la rue ne se fait souvent que lorsqu'une rupture se produit, par exemple lorsque la personne est relogée ou qu'elle est délocalisée. Certaines rencontres en dehors des maraudes ou du cadre de ce mémoire nous ont néanmoins permis d'explorer le ressenti de certaines personnes vivant actuellement en rue. Cela a permis d'étayer notre réflexion sur la non-généralité de ce ressenti lors de l'expérience de rue. En effet, un homme rencontré nous a confié qu'il ne pourrait jamais se sentir chez-lui sans avoir un toit sur la tête, mais surtout un endroit où il peut inviter ses proches.

Grâce à l'observation participante et notre expérience de terrain, nous avons pu trouver des acteur.rice.s de terrain ainsi que des personnes sans-chez-soi avec qui nous étions déjà un minimum familière afin de discuter de la thématique sous forme de conversation (Olivier de Sardan, 1995). Comme cet auteur le mentionne dans son article, la recherche des participant.e.s s'est faite par :

« un compromis permanent entre les plans du chercheur, les disponibilités de ses interlocuteurs, les opportunités qui se présentent, les filières de parenté ou d'amitié déjà constituées, et quelques autres variables. Le choix des interlocuteurs s'opère ainsi pour une bonne part par « buissonnement » ou « arborescence » : de chaque entretien naissent de nouvelles pistes, de nouveaux interlocuteurs possibles, suggérés directement ou indirectement au cours de l'entretien. » (Olivier de Sardan, 1995, p. 15)

C'est en effet la méthode que nous avons choisie afin de trouver des participant.e.s. C'est principalement à travers nos rencontres bénévoles et professionnelles que nous les avons rencontré.e.s, certain.e.s également par l'envoi de mail à plusieurs associations dans la recherche de personnes intéressées de faire partie de cette étude.

3.3 Analyse des données

Après avoir récolté toutes ces données, nous avons retranscrits les entretiens afin de pouvoir les lire plusieurs fois et nous en imprégner. Ensuite, nous avons pris le temps de les analyser en profondeur. Pour ce faire, l'analyse thématique a été choisie afin de mettre de l'ordre dans toutes les idées, les réflexions émises par les participant.e.s. Ceci nous a permis de mettre en lumière plusieurs thématiques relevées comme étant liées au sentiment de chez-soi à la rue. Chaque thématique relève d'un pattern dans un ou plusieurs des entretiens effectués (Willig, 2013). Cette méthode étant ancrée dans les données permet d'émettre de nouvelles hypothèses sur ce phénomène.

4. PRESENTATION PARTICIPANTS

DES

Ce chapitre a pour but de décrire le rôle de chaque participant.e à travers sa profession ou son vécu afin de mieux comprendre son positionnement par rapport à la thématique et la question de recherche. C'est pourquoi nous avons retracé en bref l'histoire, les rôles tenus actuellement par chaque personne ainsi que le contexte de notre rencontre.

Dans le but de garder l'anonymat autant des professionnel.le.s, des anciennes personnes sans-chez-soi que des bénéficiaires des services proposés, nous avons décidé de leur attribuer un nom d'emprunt. Les retranscriptions des entretiens se trouvent en Annexe 1.

4.1 Elise

Elise est une psychologue clinicienne ayant réalisé sa formation à l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve. Depuis quelques mois, elle travaille dans un service Housing First. Sa fonction dans l'équipe est double. D'une part, elle accompagne les bénéficiaires dans leur processus de transition vers le logement : visites à domicile, accompagnements extérieurs, rendez-vous administratifs font partie de son quotidien. Les bénéficiaires sont en effet suivis régulièrement tout au long de la procédure ainsi qu'après leur installation, en fonction de leurs demandes et besoins. Le but étant de les soutenir dans l'appropriation de l'espace et de garantir leur bien-être. L'accompagnement permet également d'explorer les difficultés rencontrées au cours de la transition, une étape souvent complexe.

D'autre part, elle répond aux besoins de l'équipe en ce qui concerne les éléments de compréhension nécessaires à certains cas. Cela lui permet donc d'utiliser les concepts psychologiques acquis dans le but d'améliorer la prise en charge.

Elle décrit son travail comme étant assez polyvalent. En effet, chaque membre de l'équipe réalise les mêmes tâches peu importe son domaine de formation. Ils travaillent donc en équipe interdisciplinaire où chacun.e peut apporter les informations nécessaires à la prise en charge. De plus, l'instauration d'une collaboration étroite avec des services de logements sociaux leur permet d'avoir des espaces de vie à disposition pour les bénéficiaires.

Elise nous explique que la sélection des bénéficiaires se fait sous forme de candidatures. Des associations inscrivent les personnes concernées avec leur consentement et le service Housing First peut ensuite les sélectionner sur base de 2 critères principaux : les assuétudes et la santé mentale. Une autre condition concerne le temps vécu à la rue qui doit être de minimum deux ans. Ces critères sont cependant flexibles selon les demandes et la capacité de prise en charge.

C'est grâce au bouche à oreille que nous avons eu l'opportunité de rencontrer Elise et de lui poser nos questions.

4.2 Paul

Paul travaille dans un centre de jour permettant à des personnes sans-chez-soi de prendre une douche, laver leurs vêtements mais également avoir un suivi socio-médico-social ainsi que de participer à des activités. Ils ont également d'autres missions au niveau de l'hébergement, du travail de rue et du plaidoyer au niveau politique.

Ayant été le co-directeur, il est maintenant responsable du plaidoyer de l'association. Paul a étudié l'économie et la philosophie, il compte un très grand nombre de rôles à son actif. Ceux que nous allons développer sont davantage en lien avec le sans-chez-soirisme, qui est une partie prépondérante de son quotidien.

En effet, à l'heure actuelle, il est membre du Syndicat des Immenses. « Immense » étant un acronyme pour « Individu dans une Merde Matérielle Enorme mais Non Sans Exigences » (Syndicat des Immenses, 2024, p. 28). Ce terme permet une déstigmatisation de personnes en situation de non-logement ou de mal-logement. Ce syndicat se réunit chaque semaine afin d'adresser les problématiques du sans-chez-soirisme et de mener des actions pour l'éradication de celui-ci.

Nous avons rencontré Paul suite à notre expérience de terrain dans son association. Sa familiarité du domaine nous a permis de comprendre les aspects politiques du sujet ainsi que l'importance des mots qui y sont liés.

4.3 Nathan

Nathan est un travailleur de rue. Après la période de Covid-19, il a décidé de commencer un bénévolat en faisant des maraudes. Son engagement a évolué au cours de celles-ci et est très rapidement devenu une vocation, comme il nous le décrit. C'est pourquoi, avec une amie, il a décidé de créer sa propre ASBL. Celle-ci est actuellement composée d'une trentaine de bénévoles et a pour but de faire des maraudes. Celles-ci sont destinées à offrir une écoute, créer du lien, répondre aux demandes émergentes et partager un moment avec les personnes sans-chez-soi.

Lui-même est très engagé envers ces personnes fragilisées et les aide parfois dans leurs démarches administratives. Il cherche également à faire évoluer le projet de façon à pouvoir remplir les demandes du public.

Nous avons rencontré Nathan lors de notre bénévolat dans son association et avons décidé de l'interroger suite à son expérience du public. En effet, aussi bien en tant que bénévole que fondateur de l'association, il a rencontré un très grand nombre de situations et d'expériences de rue différentes.

4.4 Nicolas

Nicolas est un homme âgé de 32 ans et vivant à Bruxelles. Depuis sa plus jeune enfance, il raconte avoir subi des violences physiques et verbales de ses parents. A un jeune âge, il est placé dans un home pour enfants. Tout au long de sa vie, son parcours fluctue entre les homes pour enfants, les retours violents chez ses parents, les centres de détention pour mineurs, la prison, les centres de psychiatrie ouverte et fermée pour se retrouver, à 21 ans, à la rue durant une période de cinq à six ans.

C'est quelques années plus tard qu'il retrouve un logement et s'y installe. Cela fait maintenant cinq ans qu'il est sorti de la rue.

Notre première rencontre s'est déroulée lors de maraudes. Il était, en effet, également bénévole et nous nous sommes retrouvés en binôme durant une matinée pour aller à la rencontre de personnes sans-chez-soi. Durant ce temps, il nous a raconté son parcours et celui-ci était très interpelant. C'est pourquoi nous avons décidé de lui demander de participer à cette recherche. Suite au lien que nous avons créé, il nous a également invitée

à visiter les différents centres de jour qu'il avait l'habitude de côtoyer lors de sa période de vie à la rue.

4.5 Arthur

Arthur est un homme ayant vécu à la rue pendant une vingtaine d'années. Suite au divorce de ses parents, il a décidé de quitter la maison pour ne pas s'immiscer dans la « *bataille* » comme il l'exprime (Arthur, Annexe 1, p. 50). Il est donc parti en France où il a vécu 16 ans dans la rue entre Marseille et Toulon. Durant ce temps de rue, Arthur a développé des assuétudes et avait pour habitude de « se défoncer » tous les soirs avec ses amis. Après cette période de vie, il revient en Belgique et a de grandes difficultés à trouver un appartement, ce qui prolonge sa période de rue de quatre ans.

En 2017, il trouve enfin son premier appartement. Dans celui-ci, il éprouve un sentiment de culpabilité accru envers ses amis étant toujours sans-chez-soi. Il décide donc de les inviter chez lui, ce qui lui vaut la perte de son logement suite aux problèmes que ceux-ci ont créé avec le voisinage.

Après ça, il raconte que c'est grâce à sa rencontre avec un service de sensibilisation à la pair-aidance, qu'il a pu retrouver une certaine stabilité. Arthur a réussi à trouver un hébergement temporaire pour ensuite retrouver un autre appartement grâce à son suivi par un travailleur d'une autre association aidant des personnes à retrouver un logement. Depuis deux ans, c'est d'ailleurs dans cette même organisation qu'il a commencé à travailler en tant que pair-aidant. Il fait partie de l'équipe de rue ainsi que de l'équipe Housing First. Son expérience de rue lui sert au quotidien pour aider d'autres personnes dans des situations de rue et d'addictions similaires.

Le contact d'Arthur nous a été communiqué suite à l'envoi d'un e-mail à son association pour trouver des professionnel.le.s étant intéressés et d'accord de participer à notre recherche, ce qui le caractérise en plus d'avoir un vécu de personne sans-chez-soi.

5. ANALYSE THEMATIQUE

A travers les données collectées, nous avons pu identifier plusieurs thématiques permettant de comprendre davantage les processus impliqués dans le développement du sentiment de chez-soi à la rue. Nous recensons ici d'abord les aspects concernant la représentation du sentiment de chez-soi à la rue suivi d'une analyse de son impact sur la transition au logement ainsi que les difficultés qui peuvent rendre l'investissement de ce nouveau chez-soi compliqué.

5.1 Sentiment de chez-soi à la rue

5.1.1 Lien social

Le lien social est un aspect qui ressort à travers toutes nos discussions. En effet, malgré la solitude extrême ressentie, de grands réseaux d'entraide semblent se créer.

Selon Elise, « *pour qu'un non-lieu devienne un lieu, il faut qu'il y ait une création de lien social.* » (Elise, Annexe 1, p. 16). Dans le cas contraire, le lieu va « *rester complètement aseptisé* » et aucun sentiment de familiarité ou de chez-soi ne peut être ressenti (Elise, Annexe 1, p. 16) .

Nicolas nous parle justement de « *maison de la rue* », comme un « *foyer* » composé de beaucoup de personnalités différentes ayant chacune sa propre histoire, sa situation et ses souffrances (Nicolas, Annexe 1, p. 39). Selon lui, toutes ces personnes cherchent au fond la même chose : le sentiment de chez-soi.

Vivre en couple ou en groupe dans la rue est assez fréquent. En effet, Arthur et Nicolas nous décrivent une grande solidarité et une certaine entraide. Que cela concerne les vêtements, la nourriture ou le logement, Nicolas a observé une très grande fraternité lors de sa période en rue. Cela lui a permis de réaliser l'importance des liens humains malgré la solitude persistante qui règne.

La vie en groupe faisait également partie du quotidien d' Arthur. Chaque soir, après avoir passé la journée à « *faire ce qu'[ils avaient] à faire* », il se retrouvaient et « *se défonçaient* » tous ensemble (Arthur, Annexe 1, p. 52). Cela lui procurait le sentiment d'avoir une « *famille* » et de « *savoir qu'[il pouvait] compter sur quelqu'un même si [ce*

n'était qu']éphémère » (Arthur, Annexe 1, p. 56). Il ajoute : « C'est pour ça qu'il y a beaucoup de frères et de cousins en rue » (Arthur, Annexe 1, p. 56), c'est comme une grande famille. Les personnes rencontrées par Elise (Annexe 1, p. 17) ont également souvent établi tout « un réseau de fréquentation avec lequel [elles] se sentent familièr[e]s. » Comme pour Arthur, cela permet donc de ressentir une certaine sécurité.

Dans la même lignée de pensée, Nathan décrit un groupe se réunissant chaque soir dans la même station de métro:

« Il y a des gens qui sont là, qui sont installés et qui se retrouvent, même si ils vont faire la manche le soir, ils se retrouvent tous ensemble parce que ils ont créé une espèce de cellule familiale entre eux. » (Nathan, Annexe 1, p. 25).

Une **cellule familiale** comme il le dit, où chacun a sa place et son rôle. Un d'eux est même identifié par Nathan comme le « *chaperon* » de la station (Nathan, Annexe 1, p. 25). C'est lui qui prévient les équipes de maraudes lorsqu'une nouvelle personne arrive à la rue et qui connaît les activités de chaque personne gravitant autour de la station. Nathan ne peut l'imaginer ailleurs que dans la rue au vu du réseau qu'il a autour de lui ainsi que ses habitudes bien ancrées.

Lors de nos maraudes hebdomadaires, nous avons également observé ces solidarités, ces liens entre plusieurs personnes vivant ensemble. En rue, tout le monde se connaît. En cas d'absence prolongée, nous demandons aux personnes vivant dans le périmètre habituel de la personne et ils sont toujours capables de nous fournir les informations détaillées sur sa situation. C'est d'ailleurs à la rencontre d'une personne sans-chez-soi qu'on trouvera les informations de la localisation des autres personnes aux alentours.

Malgré cela, Paul souligne également que ces liens de solidarité étant bien réels, peuvent disparaître du jour au lendemain. Il explique que tout est vécu de manière « *immense* » à la rue et par conséquent, les ruptures de liens se font aussi de manière très brutale (Paul, Annexe 1, p. 11).

5.1.2 Familiarité

La familiarité est une des thématiques les plus récurrentes à travers les entretiens. Nous la retrouvons en effet déjà dans le lien social mentionné ci-dessus mais également dans d'autres aspects développés dans cette section.

Dans le discours de Nicolas, le mot « *repère* » prend une place assez importante (Nicolas, Annexe 1, p. 39). Selon lui, pour se sentir chez-soi, il faut pouvoir avoir des repères. Il nous dit par ailleurs : « *Pour moi, être chez moi, c'est me sentir familier avec l'environnement où je vis* » (Nicolas, Annexe 1, p.39).

Le sentiment de chez-soi dans la rue, pour Nathan, peut être présent lorsque la personne « *s'approprie son environnement* » (Nathan, Annexe 1, p. 31). Il parle de la notion de « *umwelt* » en anthropologie, l'importance de l'appropriation de l'environnement qui va donner une autre vue sur le monde (Nathan, Annexe 1, p. 31).

A travers la routine

Arthur nous partage ses habitudes bien ancrées qui lui permettaient de ressentir un certain contrôle : « *Tu sais où aller, tu sais comment faire, tu sais où tu dois boire ton café le matin, tu sais où tu dois te laver. C'est chez toi.* » (Arthur, Annexe 1, p. 51). Sa routine consistait à :

« *[se] lever le matin, aller dans un restaurant social pour [son] café, après c'était aller faire la manche, après c'était prendre de la drogue, après si [il]avait faim [il] allait manger dans les restaurants sociaux et ça tournait en rond comme ça.[...] Et les soirs, t'allais manger à la gare et après tu cherchais une place pour dormir quoi ou c'était un squat où tu trouvais une place. Et c'était tous les jours comme ça.* » (Arthur, Annexe 1, p. 51).

Selon lui, ce sentiment de chez-soi était donc présent à travers la routine du quotidien. La répétition continuelle des mêmes actions au fil des jours lui permettaient d'en être expert et de ressentir une sorte de sécurité, de contrôle sur son environnement pourtant incertain.

Pour Nathan également, les habitudes jouent un rôle majeur dans le sentiment de chez-soi. En effet, il décrit certaines personnes rencontrées comme étant réglées « *comme [des] horloges* » (Nathan, Annexe 1, p. 31). Dans le métro, il observe également cette

« *répétition* » (Nathan, Annexe 1, p. 32). En effet, il croise toujours les mêmes personnes en errance faisant la manche dans les transports. Celles-ci ont un discours déterminé qu'elles répètent à longueur de journée, de semaine, de mois et d'année.

A travers l'espace

Ces routines sont également ancrées spatialement. En effet, chaque intervenant.e observe la constance de beaucoup de personnes à avoir « leur » endroit. Nathan (Annexe 1, p. 31) observe :

« Ils sont TOUJOURS au même endroit. A moins qu'ils soient expropriés ou qu'on leur dise « Tu dois partir. » Quoi que, je pense que un mois après, ils reviennent malgré tout au même endroit. Donc ils se sont créé finalement un espèce d'environnement qui reste quand même leur endroit. » Parfois, ils ont plusieurs endroits « attitrés. »

Cette observation revient souvent à travers nos maraudes également. Nous retrouvons, chaque semaine, les mêmes personnes dans leur « lieu. » Personne ne se retrouvera à leur place, il y a comme un code implicite qui montre aux autres de ne pas s'installer chez eux. Nathan (Annexe 1, p. 31) remarque *« qu'ils se sont créés un espèce de périmètre, un petit peu de propriété qui n'en est pas une mais ils ont leur délimitation dans l'espace urbain. »* Il ajoute l'exemple de consommateurs de drogue, qui, quand ils se font chasser d'un point, *« bizarrement ils se retrouvent à un autre point mais qu'on connaît parce que c'est un ancien spot où ils étaient avant. »* (Nathan, Annexe 1, p. 31).

5.1.3 Sentiment de sécurité

Chaque intervenant.e relate le fait inévitable de l'insécurité vécue lors de leur temps de rue ou l'insécurité qu'ils ont pu observer dans le quotidien de leurs bénéficiaires. Vols, agressions verbales, physiques, tout cela fait partie du quotidien à la rue. Arthur va même jusqu'à expliquer que *« des gens [...] s'amuse à fracasser des sdf pour le plaisir »* (Arthur, Annexe 1, p. 57). Nathan et Arthur décrivent tous deux l'augmentation de la violence. A l'heure actuelle, Arthur (Annexe 1, p. 52) *« [n']aimerait pas être en rue [...] parce que maintenant, il y a vraiment une insécurité. »* Selon lui, cela serait causé par l'évolution de la mentalité des gens, l'augmentation du crack et l'utilisation des téléphones portables, fait également relaté par Nathan. Lorsqu'il parle de son expérience à Marseille, il décrit un plus grand sentiment de sécurité là-bas comparé à Bruxelles où

la première semaine qu'il est arrivé, « *on [lui] a tout volé. Mais tout tout tout.* » (Arthur, Annexe 1, p. 57).

Nathan, aussi, observe cette augmentation de la violence. Il raconte l'histoire d'un jeune ayant vécu 14 ans dans la rue. Celui-ci est retourné habiter dans un appartement pendant deux ans avant de décider de retourner à la rue. Il constate cependant qu' « *en un an, il [lui] est arrivé plus de merdes qu'en 12 ans de rue* » (Nathan, Annexe 1, p. 27). C'est cette violence qui lui donne la force et l'envie maintenant de vouloir sortir de la rue.

Malgré toute cette insécurité, le chez-soi est souvent associé au sentiment de sécurité, d'ancrage et de repos. Elise, dans sa réflexion en tant que psychologue, émet l'idée potentielle que des non-lieux peuvent devenir des lieux pour ces personnes en errance à partir du moment où « *ils peuvent créer du lien social et où ils peuvent trouver un ancrage. Un lieu où leur psychisme, leur identité propre peut se reposer, peut se baser* » (Elise, Annexe 1, p. 22). Nous retrouvons l'idée de repos de l'esprit, du soi en le mettant en sécurité.

Plusieurs stratégies semblent donc se développer pour diminuer le sentiment d'insécurité, ou en tout cas diminuer le sentiment de danger.

Pour Nicolas (Annexe 1, p. 39), « *être chez [lui], ça veut dire qu'[il] se sent en sécurité. Pour [lui], être chez [soi], c'est d'avoir des repères.* » Comme mentionné ci-dessus, les repères permettent de ressentir que l'environnement est connu et maîtrisé. Une certaine forme de contrôle semble possible sur le quotidien et cela est rassurant et sécurisant. Il va plus loin en disant : « *Dans mon histoire, j'ai dû accepter le danger pour me sentir en sécurité* » (Nicolas, Annexe 1, p. 40). Malgré cela, il nous confie qu'il a évidemment eu de grands moments d'insécurité. Il savait qu'à tout instant, il pourrait être victime de vol ou d'agression. Cette constante insécurité lui a fait réaliser que « *le sentiment de sécurité ne vient que de toi* » (Nicolas, Annexe 1, p. 41).

Il conclut également en disant que son vécu est celui d'un homme à la rue mais la situation des femmes est toute autre. Leur sensibilité est plus accrue et elles sont exposées à davantage d'agressions, autant physiques que sexuelles. Nathan, également, souligne l'expérience des femmes à la rue comme étant encore plus insécurisante que celle des hommes.

Comme mentionné précédemment, une stratégie utilisée couramment pour se protéger est la vie en couple ou en groupe. En effet, cela permet de se sentir moins en danger. Paul affirme que beaucoup de femmes vivent en couple pour être plus en sécurité. Certaines doivent même se prostituer pour obtenir cette protection. Comme Arthur le dit également, le fait de faire partie d'un groupe, de sentir qu'il peut compter sur d'autres personnes, cela lui donne un sentiment de familiarité et de sécurité. Il est, en effet, rare de croiser des femmes seules. A travers nos observations, celles-ci se trouvaient généralement accompagnées d'un ou plusieurs hommes. Parfois en couple ou en famille.

5.1.4 « Recoller les morceaux » à travers les objets

Elise nous décrit le phénomène de ces personnes en situation d'errance comme étant « *tout le temps en mouvement et qui ne trouvent pas d'accroche* », « *coincées dans le présent* » (Elise, Annexe 1, pp. 21-22). « *Elles sont perdues, sans repères, elles trouvent pas de choses signifiantes dans le lien social avec les autres personnes, dans les lieux* » (Elise, Annexe 1, p. 22). Pour elle, ces personnes ont un besoin de reconstruire leur temporalité. Et cela se fait parfois à travers la collection d'objets. Comme dans cet exemple qu'elle cite « *Je sais pas si il avait le Diogène ou quoi, je l'ai déjà vu il mettait des plumes par exemple dans la poche de sa veste. Des petits objets comme ça qu'il ramassait dans les poubelles* » (Elise, Annexe 1, p. 22). Selon elle, cet acte représenterait une tentative de « *recoler les morceaux d'eux-mêmes qui se sont éclatés* » (Elise, Annexe 1, p. 22). Ces objets leur permettraient donc, à travers leur identification à ceux-ci, de se réinscrire dans une temporalité, une continuité qui semble compliquée.

5.1.5 « Mettre le monde à distance »

L'intimité à la rue est difficilement vécue. Malgré cela, certaines personnes développent des stratégies pour montrer ou en tout cas faire comprendre où se trouve leurs « limites. » Elise, à travers son travail de rue, a observé que par les comportements démontrés, il est possible de ressentir la barrière qu'ils mettent entre eux et le monde extérieur. La limite, « *c'est l'accès à la communication avec eux* » (Elise, Annexe 1, p. 23). Elle ajoute : « *Si ils ont pas envie de te parler, ils ont pas envie de te parler non plus et leur barrière, c'est eux en fait* » (Elise, Annexe 1, p. 23).

A travers les maraudes, nous avons également remarqué certaines stratégies pour créer une sorte d'intimité à travers l'utilisation de différents matériaux trouvés dans la rue. Que ce soit des parapluies, des cartons, des panneaux de signalisation, certaines personnes utilisent leur créativité afin de se créer un « cocon » où ils ne sont pas à la vue des gens. Cela leur permet également d'être à l'abri des intempéries. Par exemple, nous avons, un jour, rencontré un homme ayant construit son abri en carton dans lequel il avait découpé ce que l'on pourrait appeler une porte. En arrivant, nous avons signalé notre présence et lui avons demandé s'il désirait un café. Il nous a simplement répondu « non » sans même ouvrir la porte, ce qui nous a fait comprendre qu'il ne fallait pas empiéter sur son intimité et le laisser tranquille.

De plus, Paul nous parle du besoin biologique humain qui est de « *mettre le monde à distance.* » (Paul, Annexe 1, p. 8). Ce besoin implique le retrait de la personne du monde extérieur et celui-ci se fait, à la rue, par les moyens du bord. « *Boire* » ou « *claquer son fric dans quatre nuits d'hôtels* » sont des moyens de s'évader, de « *souffler* » un instant (Paul, Annexe 1, p. 9). Selon lui, cela constitue un moyen artificiel de remplir ce besoin et il considère qu'on ne peut qualifier la rue d'un quelconque chez-soi au vu de l'impossibilité de réellement remplir ce besoin.

5.1.6 Hospitalité

L'hospitalité, à la rue, est un sujet assez paradoxal. Nicolas (Annexe 1, p. 48) évoque ses souvenirs en tant que maraudeur : « *Quand tu vas dans leur zone à eux, ils t'accueillent.* » Nous pouvons observer ici cette notion à la limite de la possession, de l'appropriation d'un lieu qui leur permet d'accueillir les personnes qui leur rendent visite. Cela nous a également interpellé lors de maraudes où la personne nous « invite » à passer un instant avec elle dans ce lieu où elle s'est installée.

Néanmoins, lors de différentes rencontres dans la rue, l'incapacité à inviter des amis chez-soi pour un repas, une soirée est également source de souffrance pour certaines personnes.

5.1.7 Temps de rue

Un facteur majeur qui influence le sentiment de chez-soi à la rue est la durée vécue dans celle-ci selon Elise. Après un certain nombre d'années, les personnes sans-chez-soi « *acquièrent vraiment un mode de vie, des habitudes, une routine, des techniques de survie aussi* » (Elise, Annexe 1, p. 19). « *Cela fait partie de leur mode de fonctionnement. C'est quelque chose qui devient très très ancré chez eux* » (Elise, Annexe 1, p. 19).

Les situations d'« échec » de relogement ou dans lesquelles elle fait face à beaucoup de difficultés se déroulent principalement avec des personnes ayant de longues années d'expérience de rue, ce qui les y ancre.

Cela revient également chez Arthur et Nicolas, qui ont eu le temps, au fil des années, de se créer des habitudes, une routine, un ancrage. Nathan, lui aussi, lorsqu'il parle du sentiment de chez-soi, décrit les situations de personnes étant dans la rue depuis une longue durée comme étant ancrées et s'étant tellement adaptées à la rue qu'il leur est vraiment difficile, voire inimaginable, d'en sortir.

5.1.8 Dispositifs, centres, hébergements

Nicolas exprime ce sentiment de chez-soi lorsqu'il se rendait dans les centres de jour car « *c'était là, c'était fait pour nous* » (Nicolas, Annexe 1, p. 38).

Cependant, lorsque nous avons commencé à parler des hébergements de nuit, Arthur nous a raconté la nuit qu'il avait passé au Samu Social. Il dit avoir vécu cette expérience comme dégradante et l'a fait pleurer. Son anecdote est la suivante :

« *Je voulais prendre une douche, il y avait des excréments dans la douche. Donc je vais voir la personne. « Excusez-moi, il y a... » Il me dit : « Ouais ben t'as qu'à nettoyer. » Pas cool quoi.* » (Arthur, Annexe 1, p. 57).

De plus, l'insécurité ressentie de se faire voler ses affaires et agresser pendant la nuit l'a amené à conclure qu'il se sentait même plus en sécurité à la rue. Ce genre d'histoire est présente chez beaucoup de personnes rencontrées à la rue, qui se sentent plus en sécurité dehors que dans ces hébergements d'urgence.

5.2 Dans la transition au logement : le choc des 4 murs

Dans cette partie, nous explorons les difficultés rencontrées lors de la transition au logement qui rendent l'investissement et l'appropriation du lieu compliquée ainsi que les conséquences de l'adaptation profonde à la rue sur l'arrivée entre quatre murs.

Lors du relogement, la réalisation de la perte de tout ce que la rue impliquait peut être brutale et comme Arthur (Annexe 1, p. 51) le mentionne en parlant de la rue : « *Parce que en fait, au début tu te dis dehors c'est mieux parce que oui, t'as des soucis mais c'est chez toi quoi.* » Paul ajoute que nous avons tendance à penser que lorsqu'une personne retrouve un logement, sa situation va se stabiliser. Nous pensons cela car nous avons, en tant que personnes avec un chez-soi « *tellement internalisé plein de contraintes [qu'on] se rend même pas compte que c'est des contraintes.* » (Paul, Annexe 1, p. 10). Lors de l'expérience de rue, ces contraintes que nous développerons dans ce chapitre, sont presque inexistantes. C'est pourquoi, lors de la transition, elles peuvent rendre l'investissement d'un nouveau logement très difficile.

5.2.1 Sécurité

Lors de la transition au logement, de nouvelles insécurités peuvent émerger. Nicolas nous confie qu'il se sentait davantage chez lui à la rue que dans son appartement car il sait que celui-ci ne tient « *qu'à un fil : son salaire* » (Nicolas, Annexe 1, p. 38). L'insécurité de perte est très présente pour des personnes relogées. Son appartement ne lui procure pas ce sentiment de chez-soi, il dit : « *c'est là où [il] ne se sent pas en sécurité* » (Nicolas, Annexe 1, p. 43).

Cette insécurité financière est également présente dans un exemple donné par Paul. Il raconte l'histoire d'un homme ayant été sans-chez-soi pendant une vingtaine d'années, qui, après 2 mois dans son logement, a fait une tentative de suicide. Plusieurs problèmes ont ressurgi lors de la transition au logement comme l'isolement social, le questionnement par rapport à ses projets de vie mais aussi l'aspect financier. En effet, comme Paul (Annexe 1, p. 10) le dit : « *Tout d'un coup, tu n'as plus d'argent parce que les trois quarts de ton fric mensuel part dans un loyer.* »

Nathan décrit également ce moment où :

« le système te récupère, te rattrape parce que tu as eu un passé donc tu peux très bien avoir eu des dettes et ce genre de choses-là et puis ce passé te retombe sur la pomme une fois que t'es de nouveau dans le circuit. » (Nathan, Annexe 1, p. 29).

La personne va souvent essayer de se remettre dedans mais certaines, après un moment, choisissent de retourner à la rue et de dépenser leur argent à des fins d'oubli de leur situation.

Une autre difficulté qui vient s'y additionner, est le dégel des procédures judiciaires. Arthur (Annexe 1, p. 52) parle de *« la peur de la boîte aux lettres. »* Il va plus loin en disant : *« C'est le plus dur. C'est quand tous les huissiers de justice te tombent dessus et il faut se réhabituer à payer des factures, c'est dur. »* (Arthur, Annexe 1, p. 52). Cette insécurité ne lui a pas permis d'investir son logement pendant les 4 à 5 premiers mois. Il explique avoir gardé toutes ses affaires dans son sac à dos durant cette période *« parce que bon, ça peut s'arrêter du jour au lendemain quoi. »* (Arthur, Annexe 1, p. 52).

Paul, à travers son expérience, nous raconte une anecdote se déroulant dans une association où sont mises à disposition des consignes afin de mettre ses affaires en sécurité. Une de ces consignes était attribuée à une dame, qui après un certain temps, a retrouvé un logement. Malgré cela, elle n'a pas voulu libérer cette consigne car pour elle, cette consigne était *« la seule chose qui l'ancrait, qui la sécurisait »* (Paul, Annexe 1, p. 6).

5.2.2 Perte de repères

La perte de repères est une expérience souvent très difficile pour la personne. En décrivant le cas d'une bénéficiaire étant retournée en rue, Elise (Annexe 1, p. 16) dit :

« Je pense qu'elle a souhaité retourner en rue, aussi à mon avis à ce niveau-là, c'est des projections qu'elle a sans doute fait au niveau de la rue. Elle s'est dit qu'elle avait eu de bonnes expériences en rue et donc elle avait envie de retrouver ce sentiment d'être chez elle, d'être en terrain connu. »

Nathan, lui aussi, observe ce phénomène chez un jeune ayant vécu 14 ans en rue, qui même en étant en logement, passait tout son temps dans la rue à faire la manche.

Arthur nous raconte que lorsqu'il est arrivé dans son logement, il lui a fallu deux mois pour commencer à dormir dans son lit. Il ajoute : « *Je devais toujours laisser la fenêtre ouverte pour entendre les bruits de la rue ou même laisser la télé allumée pour entendre du bruit en fait. Je sais pas, je supportais pas le silence.* » (Arthur, Annexe 1, p. 51). Ce bruit ayant fait partie intégrante de son quotidien pendant une vingtaine d'années, il était presque impossible pour lui de faire face au silence. Il identifie cela comme une peur de se retrouver avec lui-même.

Néanmoins, selon Nathan, pour que la sortie de la rue se fasse de manière fructueuse, il faut qu'il y ait une « *délocalisation pure et nette et dure de l'endroit où ils ont toujours vécu en errance.* » (Nathan, Annexe 1, p. 32). Cela permettrait donc de ne pas être attiré vers les habitudes ou les personnes rencontrées dans ces environnements.

5.2.3 Perte de liberté

Le retour en logement signifie aussi, pour Nicolas, la perte de sa liberté. Nathan décrit également certaines personnes rencontrées qui ne veulent pas sortir de la rue car cela implique de retourner dans le système que beaucoup fuient à la rue, et donc « *de perdre [leur] liberté* » (Nathan, Annexe 1, p. 25). En effet, dans la rue, ils sont « *libres de faire ce qu'ils veulent* » et cela peut être très difficile à vivre lors de la transition au logement de ne plus ressentir cette liberté (Nathan, Annexe 1, p. 25). Selon lui, certaines personnes ne veulent pas être aidées car elles ne veulent pas redevenir dépendantes du système. C'est pourquoi elles resteraient en rue peu importe l'aide proposée.

5.2.4 Isolement social

Elise observe également un des points négatifs du Housing First comme étant la difficulté de l'isolement social. En effet, « *parfois en rue les personnes ont créé des liens sociaux et tout un réseau de fréquentation avec lequel ils se sentent familiers.* » (Elise, Annexe 1, p. 17). Nicolas et Arthur qualifient même parfois ces liens comme étant un « *foyer* » (Nicolas, Annexe 1, p. 38) ou une « *famille* » (Arthur, Annexe 1, p. 56). Mais lorsqu'ils se retrouvent en logement, « *le problème, c'est l'isolement parce qu'ils se retrouvent seuls. Même pas en couple, en famille.* » (Elise, Annexe 1, p. 17). Elise raconte par ailleurs la force de ce lien qu'une de ses bénéficiaires a lié avec un ami de la rue : « *Ils se voient tous les jours, ils passent toutes leurs journées ensemble* », cette

amitié ayant été délétère car cette femme a quitté son logement (Elise, Annexe 1, p. 16). Elle se sentait en effet davantage chez elle en rue, où se trouvait cette amitié si importante.

Elle explique, d'autre part, l'exemple d'un homme ayant vécu environ 15 ans dans la rue qui « *n'aime pas pas son logement* » (Elise, Annexe 1, p. 19). Elle ajoute : « *Lui sa vie, tout ce qu'il veut, c'est d'être dans la rue et d'être dans un contexte social de voir les gens dans la rue.* » (Elise, Annexe 1, p. 19). Il lui répétait qu'il ne voulait pas y rester et qu'il « *se faisait chier chez lui quoi* » (Elise, Annexe 1, p. 20). Ce qui l'amenait d'ailleurs à déféquer partout dans son jardin. Ces comportements montrent la rupture brutale des liens sociaux pour cette personne.

Nathan explique l'histoire d'une personne sans-chez-soi pour qui ils ont retrouvé un endroit où habiter à l'étranger. Malgré son état de bien-être qui évolue de jour en jour, il doit aussi apprendre à se « *resocialiser* » car comme Nathan le décrit : « *Quand t'es en rue, t'es toujours resté avec le même petit groupe. Et c'est difficile.* » (Nathan, Annexe 1, p. 33).

Dans le discours de Nicolas, le sentiment d'appartenance qu'il a vécu dans la rue a un grand impact sur la façon dont il vit son logement actuellement. Il dit être toujours attiré par la rue malgré qu'il est installé dans un logement depuis cinq ans. Pour lui, cet épisode fait partie de son identité, de sa continuité, ce à quoi il s'identifie :

« *Parce que j'ai toujours des trucs de la rue qui sont en moi, j'ai toujours ce monde qui m'attire vers lui. Pas qui m'attire en fait, je fais toujours partie de ce monde. Peu importe où je serais aujourd'hui, que ce soit dans une maison ou dans un yacht à 100 000 euros, je me sentirai toujours un homme de la rue.* » (Nicolas, Annexe 1, p. 42).

5.2.5 Invitation de la rue dans le domicile

Plusieurs facteurs peuvent amener les personnes à inviter leurs connaissances de la rue dans leur logement.

La première réflexion qu'Arthur a déposée lors de notre entretien était son sentiment de culpabilité envers ses amis lors de sa transition au logement. Il se sentait coupable « *[d'être] en appartement et que [ses] potes [soient] encore dehors.* » (Arthur, Annexe,

1, p. 51). Cela l'amenait à les inviter mais « *après ils veulent plus partir* » (Arthur, Annexe 1, p. 54).

Elise, elle, décrit des situations dans lesquelles l'isolement social, la solitude incite les individus à inviter les personnes avec qui elles se sont liées d'amitié en rue et d'essayer de les aider.

Une autre situation possible dans laquelle la rue « s'invite » dans le logement est lorsque les personnes étant toujours dans la rue sont jalouses. En effet, certaines personnes sans-chez-soi vont parfois « *élire domicile un peu par la force* » et venir squatter (Elise, Annexe 1, p. 18). Elise observe que cela crée beaucoup de violence autour du logement comme « *des gens qui cassent les vitres en lançant des pierres, des gens qui forcent des portes* » (Elise, Annexe 1, p. 18). Avec ses collègues, ils se retrouvent souvent à faire la médiation de quartier car cela crée beaucoup de « *problèmes de voisinages* » à travers « *les nuisances sonores, les aller-venues, etc.* » (Elise, Annexe 1, p. 18).

Le public pris en charge par l'équipe d'Elise est composé, à 95%, de personnes ayant des assuétudes. Il y a donc « *des réseaux qui gravitent autour de ces personnes consommatrices* » (Elise, Annexe 1, p. 19). Ceux-ci entravent également le sentiment de sécurité ainsi que l'investissement du logement car ils ne veulent pas porter plainte de « *peur des représailles* » (Elise, Annexe 1, p. 19).

Les observations d'Arthur et Elise par rapport à ce phénomène ont souvent des répercussions négatives. Cela « *précarise* » la personne à plusieurs niveaux : social, au niveau de ses relations de voisinage ; financière suite à la « *casse* » causée par les invités et enfin, au niveau du sentiment de sécurité (Elise, Annexe 1, pp. 18-19). Le plus grand risque étant la perte du logement, comme Arthur l'a vécue.

5.2.6 Dégel du corps

Un autre obstacle à l'investissement d'un nouveau chez-soi est le dégel du corps. Comme Arthur (Annexe 1, p. 57) le décrit :

« *Quand t'es en rue, t'es toujours en alerte en fait. Ton corps, il est toujours stressé. Et quand je suis sorti de la rue la première fois en fait, je me suis retrouvé 2 mois à l'hôpital*

parce que tout lâchait quoi. J'avais manque de vitamines, manque de sommeil et manque de tout. »

Lorsque le corps se relâche, tous les problèmes de santé reviennent à la surface et cela peut devenir très compliqué à gérer pour la personne.

5.2.7 Appropriation

A travers les discours, l'appropriation semble être un processus très complexe pour les personnes arrivant dans un logement. Elise nous parle d'une bénéficiaire, avec un retard mental, ayant vécu un certain temps à la rue qui n'a en effet pas réussi à investir son logement. Suite à l'isolement social et la perte de repères, « *elle ne passait pas beaucoup de temps dans son logement* » et « *quand on allait chez elle, il y avait juste le strict nécessaire : il y avait les 2 canaps, la table, les chaises, une petite cuisinière. Vraiment juste l'essentiel. Pas de décoration, rien du tout.* » (Elise, Annexe 1, p. 15).

Après une longue période où l'adaptation a été compliquée pour Arthur, il a réussi à investir son logement. Selon lui, ce qui l'a aidé « *c'est surtout le fait de pouvoir rencontrer d'autres gens, de faire du bénévolat, de travailler dans des restaurants sociaux, de retrouver quelques valeurs pour soi-même quoi. Et là, tu t'habitues de plus en plus.* » (Arthur, Annexe 1, p. 52). Nous observons ici que le sentiment d'utilité, la confiance en soi et la création d'habitudes sont des éléments primordiaux lorsqu'il s'agit de se réinsérer dans la société, à commencer par la réinsertion en logement.

6. DISCUSSION

Ce chapitre a pour but de clarifier et de mettre en perspective les résultats avec la théorie existante afin de répondre aux questions de recherche sur lesquelles se base ce travail. Pour rappel les questions de recherche étaient : « *Que signifie le sentiment de chez-soi à la rue ?* », « *A travers quels processus se développe-t-il ?* » et « *Quel est l'impact de ce sentiment de chez-soi sur la transition au logement ?* » Dans cette partie, nous tentons donc de donner des éléments de réponse à ces questions.

Comme nous l'avons mentionné dans la première partie de ce mémoire, habiter est un besoin humain fondamental (Leroux, 2008). Quand celui-ci nous est retiré, notre sentiment d'existence est mis en péril. C'est pourquoi des stratégies vont parfois être mises en place pour remédier à ce déni d'existence et créer un sentiment de chez-soi à la rue.

6.1 Familiarité

A travers les entretiens, observations et lectures, nous remarquons l'importance de la familiarité pour que se crée ce sentiment de chez-soi. Celle-ci se joue dans des aspects temporels, spatiaux ainsi que sociaux et semble avoir pour fonction de procurer un sentiment de maîtrise de l'environnement à l'individu. Nous explorons ces concepts dans cette section.

6.1.1 Au niveau temporel

Au niveau temporel, nous observons que les **habitudes** jouent un rôle majeur dans le sentiment de familiarité et l'attachement émotionnel à un lieu (Milligan, 1998). Lorsqu'une personne se retrouve sans-chez-soi, elle doit faire face à l'incertitude. Incertitude de l'endroit où elle va passer la nuit, incertitude de ce qu'elle va manger, incertitude à propos des événements futurs. Comme Elise le décrit, elles sont souvent « *coincées dans le présent* », à la recherche de satisfaction des besoins primaires (Elise, Annexe 1, pp. 21-22). Au fur et à mesure de l'adaptation à la rue, des habitudes se créent. Se lever, aller boire son café dans un centre de jour, faire la manche, aller à la bibliothèque, aller manger dans un restaurant solidaire, ... font partie du quotidien (Arthur, Nathan, Nicolas). Cette répétition quotidienne se déroule pour certains à travers

les actions, les lieux fréquentés mais aussi les paroles énoncées, les sujets abordés (Nathan). Cresswell (2009) affirme en effet que c'est à travers les pratiques quotidiennes et la répétition de celles-ci que des espaces deviennent des lieux. Cette routine semble procurer un certain sentiment de sécurité, de maîtrise de l'environnement.

La temporalité se situe également au niveau de la **mémoire**, un aspect récurrent dans la littérature. En effet, les souvenirs alimentent l'attachement émotionnel à un lieu. Ils permettent de créer un sentiment de continuité entre le passé et le présent (Ilovan & Markuszewska, 2022). Selon (Lewicka, 2014, p. 51; cité dans Ilovan & Markuszewska, 2022), la mémoire est la « colle » entre les individus et les lieux. McCarthy (2015) ajoute que la mémoire est parfois aussi un moyen de retrouver un sentiment de chez-soi interne à travers les souvenirs de famille, d'anciens chez-soi. En effet, certaines personnes vont vivre ce sentiment à travers leurs souvenirs d'anciens chez-soi mais pas dans l'expérience de rue, ce qui leur permet de ressentir tout de même ce sentiment d'exister.

D'autres stratégies sont parfois déployées pour ressentir cette continuité du « soi. » En effet, certaines personnes, comme décrites par Elise, se déplacent avec des objets significatifs ou encore des photographies qui leur permettent de ressentir une continuité et une familiarité dans de nouveaux environnements (McCarthy, 2015). Ces objets représentant des souvenirs, ils s'identifient à ceux-ci et permettent un sentiment de continuité de leur identité. Certaines personnes se baladent avec de grands sacs remplis d'objets, tantôt utiles, tantôt significatifs (Wardhaugh, 1999). Tandis que certains professionnels ont tendance à diagnostiquer cela du syndrome de Diogène, Carotenuto-Garot (2021, p. 16) pose la question de la limite entre le diagnostic médical et des pratiques tellement ancrées dans le quotidien « ritualisées et mécaniquement répétées » qui sous-tendrait une forme d'adaptation.

Une des notions à considérer lorsqu'il s'agit du sentiment de chez-soi à la rue est évidemment le **temps vécu** dans ces conditions. En effet, D'Haeyer (2023) identifie quatre phases lorsqu'une personne arrive en rue qui vont déterminer l'acceptation ou non de la situation. La première étant le déni et la colère, l'individu n'accepte pas sa situation de rue, il va souvent refuser de fréquenter les lieux et ne s'identifie pas aux « sans-abris ». La deuxième phase implique la dégression et le repli durant laquelle la rue commence à devenir familière. Ensuite, la phase d'alerte se caractérise par des tentatives de résolution

du conflit. La personne s'imprègne de plus en plus des codes. La dernière phase étant la résignation, la situation est totalement acceptée et internalisée. Elle se caractérise également par le rejet de la société et des émotions positives par rapport à cette nouvelle liberté. C'est aussi dans cette phase que peut apparaître le syndrome d'auto-exclusion. A travers ce modèle, nous observons à quel point l'acceptation de la situation va influencer les émotions et l'adaptation de la personne à son environnement (D'Haeyer, 2023). Tous les intervenant.e.s se mettent d'accord sur le fait que la durée de l'expérience de rue va déterminer le niveau d'adaptation, de familiarité et d'ancrage.

Toute cette familiarité construite à travers la routine est chamboulée lors de la transition dans un logement. Nous constatons que la transition soudaine à environnement silencieux, entre quatre murs, peut provoquer un sentiment d'emprisonnement (Paul, Arthur, Nathan, Elise, Nicolas). Tout repère est perdu. Tandis qu' Arthur nous explique ses difficultés à dormir dans son lit pendant des mois ainsi que la nécessité d'ouvrir sa fenêtre pour toujours avoir du bruit, Nicolas lui a ressenti une perte totale de liberté et de connaissance de son environnement. Certaines personnes ont, en effet, tendance à recréer les conditions de la rue dans leur logement pour contrebalancer ce choc (Lo Sardo, 2016).

6.1.2 Au niveau spatial

Nous retrouvons dans cette partie le « **soi à s'approprier** » décrit par Larceneux (2011, pp. 4-5) comme une des fonctions de « l'habiter » concernant l'appropriation d'un espace dans le but de « personnaliser librement le temps et l'espace. »

Afin de se familiariser avec les lieux fréquentés et de les utiliser pour remplir leurs besoins fondamentaux, certaines personnes sans-chez-soi vont développer une créativité et des significations différentes de l'espace public (Borchard, 2013). Par exemple, nous avons pu observer l'utilisation d'un marchand de livres qui utilisait le dessous d'un stand à journaux pour mettre ses livres en sécurité, ou encore beaucoup de formes différentes de logement insolites dans les murs, dans les sous-terrains, etc.

C'est grâce **l'appropriation** de cet espace public qu'un sentiment d'appartenance va pouvoir émerger (Chambon, 2019). Cette notion d'appropriation se constitue, selon Serfaty-Garzon (2003) de deux idées. La première étant « l'adaptation de quelque chose à un usage défini ou à une destination précise » et la seconde « l'action visant à rendre

propre quelque chose » (Serfaty-Garzon, 2003, p. 2). Le but ici étant donc d'adapter l'endroit à soi, le rendre propre et s'y reconnaître (Leroux, 2008). Plusieurs auteurs observent cette capacité de certaines personnes à aménager un espace en lui donnant les fonctions d'une maison, tantôt dans des bâtiments, des endroits abandonnés, tantôt dans des lieux publics où ils créent leur abri de toute pièce (Nózka, 2020). Grâce à leur créativité, certaines personnes créent un espace de vie temporaire ou parfois à long-terme. Lors de différentes maraudes, nous avons eu l'occasion de rencontrer des espaces de vie et des utilisations de ceux-ci hors du commun. En effet, pour se créer un espace à l'abri des regards, certains vont utiliser ce qu'ils trouvent dans la rue : cartons, panneaux de signalisations, parapluies, tentes. D'autres vont plus loin en utilisant des meubles trouvés, des cadres, des plantes afin de décorer cet espace et le rendre plus personnalisé.

Wardhaugh (1999, p. 103) ajoute que n'étant jamais en sécurité, les personnes dormant dans l'espace public vont aussi utiliser leur corps et leur espace comme stratégie de défense. Tandis que les hommes ont tendance à s'étendre pour être vus comme forts et prenant beaucoup d'espace, les femmes ont tendance à se « contracter » pour ne pas être vues. Comme Nathan le mentionne, le « umwelt », l'environnement et l'expansion de celui-ci est utilisé pour se créer un sentiment de sécurité (Goffman, 1971 ; cité dans Wardaugh, 1999).

La familiarité du **paysage** semble également, comme les habitudes et à travers elles, permettre à la personne de ressentir un attachement aux lieux dans lesquels elle passe et parfois s'y sentir chez elle. À travers les témoignages de Nicolas et Arthur, nous observons en effet une certaine affectivité se développant pour les lieux dans lesquels ils pratiquaient leurs « tâches » quotidiennes (Ilovan & Markuszewska, 2022). Douville (2023) ajoute à cela que certaines personnes ne se créent pas un domicile dans un lieu en particulier mais parfois dans le trajet effectué quotidiennement. Il parle alors de lieu psychique.

Au niveau spatial, nous observons également la présence de **territorialité** à travers certaines installations. Celle-ci permet à un individu ou à un groupe de définir une zone de contrôle à l'aide d'un « marquage territorial » (Serfaty-Garzon, 2003, p. 4). Dans ce cas, cela se fait principalement grâce à des objets personnels. Cette délimitation indique un « usage exclusif ou une possession légale » d'un espace (Serfaty-Garzon, 2003, p.4).

Parfois, le simple fait d'installer une tente ou un matelas peut suffire à signifier le « *périmètre* », de délimiter une sorte de « *propriété* » dans l'espace urbain (Nathan, Annexe 1, p. 31). Nathan se pose cependant la question d'appeler ça territorialité. Il observe également que certaines personnes se trouvent toujours au même endroit, ils ont leur espace « attitré. » Il y a comme un code implicite qui fait que personne ne prendra leur place.

Dans son livre, Mercuel (2012) cite l'exemple d'un homme rencontré ayant agencé son environnement comme une maison. Grâce aux éléments trouvés (cailloux, cartons, boîtes à chaussures, bouts de bois,...), il a pu inscrire sa « propriété », son « territoire » en « inscrivant avec les cailloux du petit poucet les limites imaginaires d'un lieu bien réel » (Mercuel, 2012, p. 135).

Dans certains hébergements, les personnes étant habituées s'approprient parfois l'espace en possédant une étagère, un lit assigné. Cela va même jusqu'à avoir un rôle spécifique dans l'hébergement qui leur permet de se sentir utile et important (Nózka, 2020). Cependant, dans le discours d'Arthur, nous n'observons pas ce phénomène. Se sentant totalement déshumanisé dans ces espaces, il n'a pas ressenti ce sentiment de chez-soi ou même de dignité dans les hébergements d'urgence.

Ces notions d'appropriation et d'investissement de l'espace sont également valables pour un « chez-soi » entre quatre murs lors de la transition au logement. Nous remarquons cependant qu'après s'être approprié un lieu à la rue, il est parfois difficile d'investir un espace intérieur. Suite à la perte de repères et de liens sociaux, certaines personnes continuent à passer beaucoup de temps en rue avec leurs amis ou encore à faire la manche malgré la possession d'un nouveau logement (Nathan, Elise). De plus, comme Arthur et Elise nous le décrivent, les amis de rue invités et « envahissant » le domicile vont également empêcher cette appropriation de l'espace.

6.1.3 Au niveau social

La vie quotidienne se déroule dans des environnements spatiaux spécifiques bien que ceux-ci ne sont pas toujours considérés comme importants ou significatifs. Cependant, lorsqu'un nombre d'interactions se déroulent dans un endroit, l'individu va avoir tendance à s'attacher à ce lieu (Milligan, 1998). Selon cette auteure, c'est la signification

de ces **interactions** qui va influencer l'affectivité liée au lieu dans lequel elles se déroulent. Le « **soi à relier** » de Larceneux (2011, pp. 3-4) se retrouve ici de manière prenante dans la vie de personnes sans-chez-soi.

L'attachement interpersonnel prend donc une place considérable dans le quotidien de personnes sans-chez-soi. Ilovan & Markuszewska, (2022) affirment à travers leur étude sur l'attachement au lieu que celui-ci est fortement corrélé à la cohésion sociale, aux liens familiaux, aux solidarités locales, valeurs partagées ainsi qu'aux efforts partagés dans ce lieu. Plus les interactions vont être positives, plus le sentiment d'attachement va se développer, en parallèle avec le sentiment d'appartenance. Chaque intervenant.e mentionne en effet la force des liens sociaux à la rue et la solidarité, cela va même jusqu'à considérer ces liens comme un « *foyer* » (Nicolas, Annexe 1, p. 38), une « *famille* » (Arthur, Annexe 1, p. 56) ou une « *cellule familiale* » (Nathan, Annexe 1, p. 25).

Il convient de noter que les liens noués à la rue ne sont évidemment pas tous dotés d'une positivité et d'une entraide. Malgré tout, les liens de solidarité, d'amitié construits semblent vécus de manière intense à travers les expériences d'Arthur, Nicolas et les observations de Nathan et Elise.

Nous observons également dans certains groupes, des rôles attribués à certaines personnes. Comme Nathan (Annexe 1, p. 25) l'explique, dans certaines stations de métro ou de train, il y a parfois un « *chaperon* » qui connaît les histoires de chaque personne sans-chez-soi passant par celle-ci et est comme responsable de la bonne entente de toutes les parties.

Le besoin fondamental **d'appartenance** ressort donc également lorsqu'il s'agit des relations sociales en rue. En effet, lorsque ces personnes se retrouvent sans chez-soi, elles sont socialement isolées, exclues. La souffrance psychique d'origine sociale étant la plus difficile à accepter en tant qu'êtres humains (Furtos, 2007), la personne a besoin de se sentir appartenir à un lieu, à un groupe. C'est à travers ces liens de familiarité, de confiance créés dans la solidarité que les personnes sans-chez-soi peuvent se sentir appartenir. De plus, Villela-Petit (1989, p. 133) décrit le chez-soi comme un lieu où la personne va pouvoir « articuler son existence au milieu d'êtres et de choses avec lesquels des liens de familiarité, d'intimité, ne cessent de se tisser et de se retisser, d'autant plus

forts qu'ils n'enferment pas sur eux-mêmes ceux qui les tissent. » Au-delà d'appartenir, ces liens permettent un sentiment d'exister. En effet, le fait d'avoir un réseau social autour de soi permet également de ressentir une certaine « sécurité ontologique » (Somerville, 1992, p. 533). Comme Paul le mentionne, avoir un réseau social permet de se sentir exister, de trouver une place dans le monde à travers nos interactions avec autrui.

Une certaine familiarité avec les personnes rencontrées, les interactions dans ces « lieux de vie » se construit au fil du temps. Par conséquent, comme Elise l'observe dans sa pratique, **l'isolement social** lors de la transition au logement est une grande difficulté. En effet, se retrouver seul dans un espace clos est un grand bouleversement. Surtout lorsque les liens noués à la rue sont forts. Cela peut avoir des conséquences majeures sur leur santé mentale ainsi que sur leurs comportements. Certains n'ont pas la volonté de rester dans ce logement car les amitiés de la rue ont une importance très grande et ils décident donc d'y retourner (Elise).

D'autre part, Arthur et Elise mentionnent la culpabilité et le manque de relations sociales qui vont inciter à inviter des amis de la rue dans le logement. Cela est, dans la plupart des cas, délétère pour la situation de la personne. Les exemples qu'ils citent sont ceux de personnes squattant, parfois par force, le logement et créant des dégâts tant matériels que sociaux avec les voisins. Le risque final étant de se faire expulser. Arthur explique cette situation dans laquelle il s'est retrouvé expulsé de son logement à cause de ses invités.

6.2 Sentiment de sécurité

Nous retrouvons ici une autre des quatre fonctions décrites par Larceneux (2011) comme étant propres à « habiter » : le **soi à sécuriser**.

Le sentiment de sécurité se retrouve à travers les discours des intervenant.e.s. Il est très important pour se sentir chez-soi. Comme Zielinski (2015) l'explique, ce sentiment se distingue de l'évaluation objective de la sécurité qui est elle-même corrélée par l'évaluation des risques. Il s'immisce cependant à travers la familiarité avec l'environnement, les liens sociaux et les rituels quotidiens qui permettent de ressentir une forme de contrôle et de maîtrise de la vie quotidienne (Zielinski, 2015). Selon le même

auteur, cette sécurité est également liée à la liberté d'action sur le lieu par l'aménagement à sa guise (Zielinski, 2015).

Il est cependant primordial de garder à l'esprit l'insécurité qu'implique cette forme d'habiter. Que ce soit au niveau des relations sociales de rejet, à toutes les stratégies devant être utilisées pour se protéger et protéger ses seules possessions contre les agressions, les vols,... La construction de l'individu devient très difficile lorsqu'il n'a pas d'endroit où se sentir en sécurité, où se reposer (Leroux, 2008).

A travers les données, nous retrouvons cette insécurité et ce danger constants à la rue. Néanmoins, Arthur, Nicolas et Paul décrivent des stratégies pour se sentir moins en danger comme « *accepter le danger* » (Nicolas, Annexe 1, p. 40) ou vivre en groupe ou en couple. Le sentiment de sécurité semble se vivre principalement à travers la familiarité, comme étudiée ci-dessus, induisant une maîtrise de l'environnement autant temporellement, spatialement que socialement.

Lors de la transition au logement, nous observons cependant que d'autres formes d'insécurité ressurgissent comme l'insécurité financière (Nicolas, Arthur, Elise, Nathan, Paul), la peur de la boîte aux lettres (Arthur) ou encore la peur de perdre son logement (Arthur, Nicolas, Elise). L'insécurité n'est donc pas seulement liée au non-logement mais également à la transition qui dégèle toutes les procédures administratives, judiciaires ainsi que financières (D'Haeyer, 2023). Cela peut être vécu comme un choc de devoir à nouveau gérer un nombre considérable d'aspects. Comme Nicolas le mentionne, cela enlève également le sentiment de liberté vécu à la rue. Toutes ces insécurités rendent l'investissement du nouveau logement d'autant plus compliquée.

6.3 Intimité et hospitalité

Cette dernière section est dédiée à la quatrième fonction de l'habiter : le **soi à délimiter** (Larceneux, 2011). N'ayant pas été relevée par beaucoup d'intervenant.e.s mais pourtant importante dans la littérature, cette partie a pour but d'ouvrir une réflexion sur la thématique de l'**intimité** dans le sentiment de chez-soi.

Serfaty-Garzon (2003, p. 4) décrit le **privé** comme « les processus de régulation de l'intimité, c'est-à-dire celle des interactions entre l'individu (le moi) et le monde (le non-moi). » Cela implique donc la liberté de s'isoler du monde extérieur et de mettre ses limites par rapport à nos liens sociaux. La possession d'un espace privé constitue donc un besoin fondamental de l'humain afin de trouver un équilibre complexe entre le besoin de communiquer avec les autres et celui de s'en protéger (Bernard, 1993). À la rue, cette fonction semble donc très difficile à combler.

Pour Zielinski (2015), **l'intimité** constitue l'équilibre entre la sécurité, qui implique la protection de l'individu contre les menaces extérieures et la liberté de contrôle, de choix de ses interactions. Cette liberté et cette sécurité permettent la sécurité de l'estime de soi (Zielinski, 2015).

Lorsque nous observons cette intimité dans l'espace public, il n'est pas difficile de se rendre compte qu'elle est presque inexistante. Comme Leroux (2008, p. 22) l'explique, « vivre dans la rue, exposé aux regards de tous, c'est soit renoncer aux pratiques de l'intimité, soit renoncer à son intégrité en dévoilant les actes les plus personnels à la société toute entière. » Mercuel (2012, p. 142), à travers ses observations de personnes sans-chez-soi, décrit cependant une tentative de créer « un lieu symbolique privé » qui légalement n'existe pas. Des espaces sont donc investis « symboliquement et pathologiquement pour certains, prolongeant le corps comme tant de racines qui permettraient de mieux s'ancrer. »

A travers l'exemple de Mercuel (2012), les observations d'Elise, les nôtres, ainsi que d'autres discussions avec des psychologues de rue, notre hypothèse est qu'il y aurait toute de même des stratégies utilisées pour satisfaire ce besoin de mettre une limite entre la personne et le monde extérieur mais de manière différente qu'avec des murs et une porte. Elise parle, en effet, du corps de la personne parfois utilisé comme défense. L'odeur, le manque d'hygiène sont des techniques autant pour se protéger que pour signaler à l'autre de ne pas déranger (D'Haeyer, 2023). Elle parle même du syndrome d'auto-exclusion, que nous avons mentionné dans le premier chapitre (cfr p. 16), impliquant parfois que la personne signifie très clairement ne pas vouloir de contact, d'aide et cela va même jusqu'à couper le lien avec elle-même (Furtos, 2009). Comme mentionné dans l'analyse des résultats, cette mise à distance du monde extérieur peut également être faite grâce aux

positionnement de différents objets délimitant une « *propriété* » (Nathan, Annexe 1, p. 31).

À travers les processus de régulation de l'intimité, nous retrouvons le concept d'**hospitalité**. Comme nous l'avons remarqué dans les données, celle-ci est une partie intégrante du sentiment de chez-soi. Pouvoir inviter des ami.e.s dans son lieu de vie afin de partager et créer de nouveaux souvenirs est un besoin récurrent également, comme une personne rencontrée dans la rue le souligne (cfr p. 32). Cette hospitalité est parfois vécue à travers l'accueil d'autres personnes, que ce soit des ami.e.s ou maraudeur.euse.s, dans leur semblant de lieu. Dans son exemple cité ci-dessus (cfr p. 44), Mercuel insiste également sur le fait que cet homme les a fait rentrer par le sentier délimité par les cailloux et les a accueilli chez lui (Mercuel, 2012). L'espace utilisé et approprié pourrait donc également signifier la porte que les individus peuvent ouvrir au monde extérieur afin de l'y inviter.

6.4 Regard critique sur la démarche de recherche

Dans cette section, nous développons les limites associées à ce type de recherche ainsi que les difficultés rencontrées lors du processus. Celles-ci sont importantes à examiner afin de ne pas tirer de conclusions hâtives sur les hypothèses soulevées.

Tout d'abord, cette recherche, relevant d'une méthode qualitative et cherchant à comprendre ce que représente un sentiment abstrait, n'a pas pour but de généraliser ses conclusions à toute la population de personnes sans-chez-soi. Celle-ci étant, de plus, composée d'autant de particularités que de personnes, chaque individu doit être considéré dans sa singularité, à travers son histoire et son propre vécu (Mercuel, 2012).

De plus, notre échantillon est composé d'une grande hétérogénéité de profils. En effet, les trois professionnels ont suivi des formations complètement différentes et ont donc des approches divergentes sur le sujet. Une seule intervenante a suivi une formation de psychologue clinicienne et a donc pu procurer une analyse plus poussée au niveau de concepts psychologiques que les autres. Cependant, les propos des deux autres professionnels sont également très riches d'expérience et restent donc intéressants à analyser.

Concernant les deux anciennes personnes sans-chez-soi, bien que les récits soient très riches d'expériences directes, ces deux situations ne sont pas représentatives de toute personne vivant à la rue.

De plus, la non-représentativité de genre se reflète dans le fait que nous avons récolté des données venant principalement d'hommes et malgré la mention de quelques expériences de femmes, elle n'est pas du tout représentative. Il serait donc intéressant d'explorer davantage le ressenti et le vécu de femmes par rapport au sentiment de chez-soi à la rue.

En ce qui concerne la méthode de recherche, la subjectivité et la réflexivité du chercheur sont deux points d'attention particuliers à examiner lors d'une recherche qualitative (Willig, 2013). De fait, les données ont été récoltées et analysées à travers notre filtre de chercheuse, nos interprétations, notre langage, notre formation ainsi que notre personnalité (Olivier de Sardan, 1995).

Comme Serra-Mallol (2012, p. 1) le mentionne : « L'observation est au service d'une construction d'objet, dont les limites sont tracées par une problématique. » Cela implique donc que les observations faites lors de l'observation participante sont influencées par la thématique préalable et peuvent donc comporter un biais d'interprétation. Nous avons cependant, en parallèle avec les lectures et les entretiens, essayé de comparer nos données observées et celles apportées par les intervenant.e.s afin de diminuer ce biais.

Quant aux entretiens semi-directifs, le sentiment de chez-soi étant un concept très abstrait et difficile à définir pour chaque personne, les entretiens ont parfois été dirigés, sous forme de discussion, vers des thématiques mentionnées par la chercheuse. Cela a donc influencé ce dont les intervenant.e.s nous ont parlé. Nous avons observé une difficulté à garder la conversation tantôt libre, tantôt orientée afin de ne pas divaguer sur d'autres sujets (Willig, 2013). De plus, les interviews étant des co-constructions entre participant.e et chercheuse (Olivier de Sardan, 1995), « il est possible qu'en participant à l'entretien, la personne interrogée commence à réfléchir à certains aspects de son expérience d'une manière nouvelle ou différente, de sorte que de nouvelles connaissances et une nouvelle compréhension sont générées à la fois pour l'enquêteur et pour la personne interrogée » (Willig, 2013, p. 106).

De plus, nous observons également une certaine désirabilité sociale chez nos participant.e.s. Chacun.e se préoccupant de la pertinence de leur discours à faire avancer notre recherche. Cela a donc potentiellement aussi influencé leur manière de répondre ainsi que leur interprétation des situations décrites dans le sens de la question de recherche.

Ensuite, le sujet du sans-chez-soirisme est une problématique complexe dans le sens où elle est constituée de processus politiques, économiques, sociétaux que nous n'avons pas l'occasion de développer dans un travail de ce type. La représentation de celui-ci n'est donc pas complète dans ce mémoire. Les thématiques récurrentes liées à la vie en rue comme la consommation, les assuétudes, les problèmes de santé physique et mentale, les hébergements temporaires ou de nuit ne sont que brièvement mentionnés bien qu'ils prennent une place prépondérante dans le quotidien de ces personnes.

Pour terminer, ce qui nous semble le plus important à noter est la singularité du sentiment de chez-soi et donc la non-généralité des récits. Une attention particulière a été prise aux mots employés afin de ne pas stigmatiser et rester dans les objectifs de ce travail qui ne sont pas aider les personnes à ressentir un sentiment de chez-soi à la rue plus grand mais de comprendre les processus qui lui sont sous-jacents pour mieux accompagner les personnes dans leur quotidien et dans leur transition au logement ou non par la suite.

7. CONCLUSION

La dernière partie de ce mémoire permet de prendre un pas de recul et de ressortir les enseignements que cette recherche nous a permis de développer par rapport à la thématique ainsi qu'aux questions de recherche.

Tout d'abord, rappelons les questions de recherche sous-tendant ce mémoire : « *Que signifie le sentiment de chez-soi à la rue ?* », « *A travers quels processus se développe-t-il ?* » et « *Quel est l'impact de ce sentiment de chez-soi sur la transition au logement ?* »

Grâce aux méthodes que nous avons utilisées, l'observation participante, la conduite d'entretiens ainsi que leur mise en lien avec la théorie existante, nous pouvons apporter des éléments de réponse à ces différentes questions et émettre des hypothèses sur ce qu'habiter signifie pour des personnes sans-chez-soi, quels en sont les processus sous-jacents et quel est l'impact de ce sentiment sur la transition dans un logement.

Pour commencer, nous observons que le sentiment de chez-soi à la rue se développe à travers des processus de **familiarité** tant au niveau temporel, spatial que social. En effet, que ce soit au niveau des habitudes, de la répétition quotidienne des tâches, de la familiarité du paysage, de la connaissance des rues, des espaces qu'au niveau des relations sociales de solidarité, un certain attachement émotionnel aux lieux et aux interactions semble se développer au fil du temps (Ilovan & Markuszewska, 2022). Lors de la transition au logement, une grande perte de repères spatiaux et temporels est vécue. De plus, l'isolement social implique une coupure avec les ami.e.s de la rue. Il peut également impliquer un sentiment de culpabilité par rapport à ceux-ci. Cependant, comme Arthur le mentionne, à travers de nouvelles habitudes, une valorisation par du bénévolat, un travail, de nouvelles relations, le sentiment de chez-soi dans le logement peut émerger. Nathan va même plus loin en disant qu'une délocalisation totale est nécessaire pour que toutes ces habitudes, ces relations soient éradiquées et qu'une « nouvelle vie » puisse commencer.

Cette familiarité semble également aider l'individu à se sentir davantage en **sécurité** et à ressentir une certaine maîtrise de son environnement à travers ses interactions et son

emplacement qu'il « construit » en fonction de ses besoins. Comme mentionné ci-dessus, la sécurité objective étant infime à la rue, ces processus relèvent de stratégies pour se sentir un peu moins en danger et ne pas être en alerte constante.

Lors de la transition dans un logement, les insécurités évoluent vers d'autres formes : financière, peur de la boîte aux lettres ou peur de la perte (de ce nouveau logement). Ces contraintes et peurs peuvent amener la personne à abandonner son logement ou à le perdre.

En ce qui concerne l'**intimité**, certaines stratégies apparaissent également à travers l'installation d'objets, la délimitation ou encore de la manipulation consciente ou non de la propreté, l'expansion ou la contraction du corps dans le but d'éloigner l'autre. Nous n'avons cependant pas trouvé d'informations sur le sentiment d'intimité ou la différence de mise à distance du monde lors de la transition au logement.

Tous ces éléments de réponse permettent également de déconstruire et nuancer les stéréotypes associés au sans-chez-soirisme comme étant un choix ou un mode de vie apprécié et approprié pour certaines personnes. Nous remarquons, en effet, qu'un certain sentiment de chez-soi peut être vécu par l'appropriation et l'adaptation à son environnement. Cependant, cette adaptation est un mécanisme de survie. Elle a pour but de protéger la personne ainsi que de lui procurer une sécurité ontologique, le sentiment d'exister, d'avoir sa place dans le monde. Lors de l'expérience de rue, l'invisibilité et la perte de dignité sont très courants et le fait de s'approprier son environnement, de « s'enchésoyer » permet à la personne d'être, de trouver un semblant de place dans le monde.

Une grande nuance est donc à apporter lorsque l'on dit qu'une personne se sent chez elle à la rue : elle s'est approprié et adaptée à un environnement pourtant néfaste. C'est pourquoi, il peut être très difficile, après avoir investi autant d'efforts, de se réadapter à un nouveau logement et toutes les contraintes que celui-ci implique.

Nous remarquons donc non seulement que quitter la rue n'est pas une tâche facile pour des personnes qui se sont enchésoyées mais aussi qu'une délocalisation lors de l'expérience de rue peut être vécue comme une perte de chez-soi. En effet, Mercuel (2012, p. 143) écrit : « la violation d'un domicile symbolique est aussi agressive que

celle d'un véritable foyer. » Il serait donc intéressant de prendre cela en compte lors d'interventions diverses.

Un autre point important à souligner est que la réalisation du sentiment de chez-soi à la rue semble se faire lors de la perte de ce « mode de vie. » En effet, comme Milligan (1998) le mentionne, l'attachement à un lieu ne se réalise pleinement qu'après sa perte. C'est pourquoi, lors de nos rencontres dans la rue, les personnes ne décrivent pas ce sentiment direct.

Ensuite, ces hypothèses mettent en perspective la signification du verbe « habiter. » Comme nous l'avons vu, habiter est un besoin fondamental qui, lorsqu'il n'est pas rempli, peut avoir de lourdes conséquences au niveau de la santé physique et psychique de l'individu. Lorsque nous habitons dans un logement, nous internalisons un grand nombre de contraintes sans en avoir conscience. L'expérience de personnes sans-chez-soi nous ont donc permis contraster et de remettre en question ce qui est vraiment important pour se sentir chez-soi. La rencontre avec la différence nous renvoie à nos propres façons de vivre et d'habiter.

Pour conclure, comme toute expérience et ressenti, la rue est vécue de manière très singulière par chaque personne selon son histoire, sa personnalité, son sexe, son genre, ses origines,... Un nombre de variables infini. Il faut donc prendre chaque information dans son propre contexte. Les patterns émanant des discours des intervenant.e.s nous permettent cependant d'émettre ces hypothèses. Celles-ci permettent d'ouvrir davantage de questions par rapport à cette thématique afin d'améliorer l'accompagnement de personnes tant en rue que dans la transition au logement. Il serait également intéressant d'explorer ce sentiment de chez-soi en profondeur avec des échantillons plus grands et diversifiés.

8. BIBLIOGRAPHIE

- Achard, C. (2016). Sans-abrisme et errance: Entre causes et conséquences. *Le sociographe*, (1), 85-96. <https://doi.org/10.3917/graph.053.0085>
- Bernard, Y. (1993). Les espaces de l'intimité. *Architecture et comportements*, 9(3), 367-372. <https://www.epfl.ch/labs/lasur/wp-content/uploads/2018/05/BERNARD.pdf>
- Borchard, K. (2013). Homelessness and conceptions of home. *International perspectives on culture, identity, and belonging*. Frankfurt am Main: Peter Lang.
- Capozoli-Biancarelli, L. (2015). Fonctions subjectives de l'errance chez les adolescents et les jeunes adultes. *VST - Vie sociale et traitements*, 125, 103-106. <https://doi.org/10.3917/vst.125.0103>
- Carotenuto-Garot, A. (2021). Les visages du sans-abrisme en France : la modélisation de la carrière de sans-domicile comme substitut de la catégorisation actuelle.. *Écrire le social*, 3, 3-18. <https://doi.org/10.3917/esra.003.0003>
- Casey, E. (2001). Body, self, and landscape. *Textures of place: Exploring humanist geographies*, 403-425.
- Castree, N. (2003). Place: connections and boundaries in an interdependent world. *Key concepts in geography*, 85, 165-186.
- Chambon, N. (2019). Habiter son monde. *Rhizome*, (1), 5-10. <https://doi.org/10.3917/rhiz.071.0005>
- Cresswell, T. (2009). Place. *International encyclopedia of human geography*, 8, 169-177.
- Olivier de Sardan, J.-P. (1995). La politique du terrain. Enquête. *Archives de la revue Enquête*, 1, 71-109. <https://doi.org/10.4000/enquete.263>
- D'Haeyer, A. (2023). *Sortir de la rue: Manuel d'accompagnement de la personne sans-abri*. Mardaga.
- Douville, O. (2023). *L'exclusion : au-delà de la séparation, l'abandon. Reconstruire une altérité plausible*. [Conférence]. L'exclusion, aux frontières de l'humain, Université Paris-Cité.
- Furtos, J. (2007). Les effets cliniques de la souffrance psychique d'origine sociale. *Mental idées*, 11(9), 24-33. <https://www.calameo.com/books/0041353170e466cce0690>
- Furtos, J. (2009). *De la précarité à l'auto-exclusion: Une conférence-débat de l'Association Emmaüs et de Normale Sup'*. Éditions Rue d'Ulm. <https://doi.org/10.3917/ulm.furto.2009.01>

- Furtos, J. (2009). Quelques aspects de la santé mentale concernant l'habitat dans l'accompagnement des personnes précaires. *Cahier Santé conjugulée*, (48).
https://www.maisonmedicale.org/wp-content/uploads/2009/10/SC48-C_furtos.pdf
- Furtos, J. (2011). Les enjeux cliniques de la précarité. *Le Carnet Psy*, (156), 29-43.
<https://doi.org/10.3917/lcp.156.0029>
- Gieryn, T. F. (2000). A space for place in sociology. *Annual review of sociology*, 26(1), 463-496. <https://doi.org/10.1146/annurev.soc.26.1.463>
- Humphreys, D. (2023). *L'exclusion, aux frontières de l'humain*. [Colloque] MSH Paris Nord.
- Ilovan, O. R., & Markuszewska, I. (2022). Introduction: Place Attachment – Theory and Practice, *Preserving and Constructing Place Attachment in Europe* (pp. 1-29). Springer Nature.
- Larceneux, F. (2011). J'habite donc je suis. *Etudes foncières*, 23-26.
https://www.researchgate.net/publication/254419070_J%27habite_donc_je_suis
- Leroux, N. (2008). Qu'est-ce qu'habiter?. *VST-Vie sociale et traitements*, 97(1), 14-25.
<https://doi.org/10.3917/vst.097.0014>
- Low, S. M., & Altman, I. (1992). Place attachment: A conceptual inquiry. In *Place attachment* (pp. 1-12). Boston, MA: Springer US. <https://psycnet.apa.org/record/1993-01460-001>
- Lo Sardo, S. (2016). *Sorties de rue: une ethnographie des pratiques d'intervention Housing First*. Le Forum - Bruxelles contre les inégalités et la Fondation Roi Baudouin.
- Vandemark, L. M. (2007). Promoting the sense of self, place, and belonging in displaced persons: The example of homelessness. *Archives of psychiatric nursing*, 21(5), 241-248. <https://doi.org/10.1016/j.apnu.2007.06.003>
- Nózka, M. (2020). Rethinking homelessness. Residence and the sense of home in the experience of homeless people. *Housing, Theory and Society*, 37(4), 496-515.
<https://doi.org/10.1080/14036096.2019.1658622>
- Mallett, S. (2004). Understanding home: a critical review of the literature. *The sociological review*, 52(1), 62-89. <https://doi.org/10.1111/j.1467-954X.2004.00442.x>
- McCarthy, L. J. (2015). *(Re) negotiating the self: homeless women's constructions of home, Homelessness and Identity* [Thèse de doctorat, Sheffield Hallam University].
<https://shura.shu.ac.uk/id/eprint/11000>
- Mercuel, A. (2012) *Souffrance psychique des sans-abris*. Odile Jacob.
- Milligan, M. J. (1998). Interactional past and potential: The social construction of place attachment. *Symbolic interaction*, 21(1), 1-33. <https://doi.org/10.1525/si.1998.21.1.1>

- Polkinghorne, D. E. (2006). An agenda for the second generation of qualitative studies. *International Journal of Qualitative Studies on Health & Well-Being*, 1(2), 68-77. <https://doi.org/10.1080/17482620500539248>
- Rennels, T. R., & Purnell, D. F. (2017). Accomplishing Place in Public Space: Autoethnographic Accounts of Homelessness. *Journal of Contemporary Ethnography*, 46(4), 490-513. <https://doi.org/10.1177/0891241615619990>
- Serra-Mallol, C. (2012). Observation participante. *Dictionnaire des cultures alimentaires*. <https://hal.science/hal-02985112>
- Perla Serfaty-Garzon (2003) Habiter. Dictionnaire critique du logement et de l'habitat. 213-214. <http://perlaserfaty.net/habiter/>
- Serfaty-Garzon, P. (2003). L'appropriation. *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*, 2, 2-7. <http://perlaserfaty.net/la-notion-dappropriation/>
- Serfaty-Garzon, P. (2003). *Chez soi: les territoires de l'intimité*. Armand Colin.
- Somerville, P. (1992). Homelessness and the Meaning of Home: Rooflessness or Rootlessness? *International Journal of Urban and Regional Research*, 16, 529-539. http://artsites.ucsc.edu/sdaniel/177_2015/homelessness_and_meaningofhome.pdf
- Syndicat des Immenses. <https://syndicatdesimmenses.be/le-thesaurus-de-limmensite/>
- Syndicat des Immenses. (2024). *Le thésaurus de l'immensité*. La lettre volée.
- Terkenli, T. S. (1995). Home as a region. *Geographical Review*, 324-334. <https://doi.org/10.2307/215276>
- Tournier, V. (2016). Habiter la marge. Entre création subjective et innovation sociale. *Le sociographe*, 53(1), XXV-XXXIV. <https://www.cairn.info/revue-le-sociographe-2016-1-page-XXV.htm>
- Villela-Petit, M. (1989). Le chez-soi: espace et identité. *Architecture et comportement*, 5(2), 127-134. <https://www.epfl.ch/labs/lasur/wp-content/uploads/2018/05/VILLELA-PETIT.pdf>
- Wardhaugh, J. (1999). The unaccommodated woman: Home, homelessness and identity. *The sociological review*, 47(1), 91-109. <https://doi.org/10.1111/1467-954X.00164>
- Willig, C. (2013). *Introducing qualitative research in psychology*. McGraw-hill education (UK).
- Zielinski, A. (2015). Être chez soi, être soi: Domicile et identité. *Études*, 4217(6), 55-65. <https://www.cairn.info/revue-etudes-2015-6-page-55.htm>

Le sentiment de chez-soi à la rue

Approche psychologique par observation participante et entretiens : stratégies personnelles mises en place pour investir l'espace public et implications sur la transition au logement

Ce mémoire explore, à travers la perspective de personnes sans-chez-soi, la signification du mot « habiter ». Cette action, qui nous semble si naturelle, est un besoin fondamental humain. Nous avons besoin de nous sentir chez nous, d'habiter pour pouvoir prendre place dans le monde, exister. Pourtant, certaines personnes se trouvent en incapacité de pouvoir habiter dans une maison, un logement ou même avoir un toit.

Pour résoudre ce conflit interne qui découle de l'incapacité à habiter, certaines personnes utilisent des stratégies, souvent de manière inconsciente, qui leur permettent de se sentir chez-eux à la rue. Grâce aux témoignages de trois professionnels ainsi que deux anciennes personnes sans-chez-soi, nous explorons ces mécanismes de survie qui leur permettent de s'adapter à un environnement souvent dangereux et déshumanisant.

Nous explorons également l'impact de cette adaptation sur le changement qu'implique la transition au logement. En effet, celle-ci est parfois vécue comme un choc car elle apporte un lot de contraintes conséquent n'étant pas présent à la rue. L'investissement d'un nouveau logement devient alors très compliqué et le risque de retourner à la rue persiste.

Ce travail a donc pour but de comprendre les processus qui sous-tendent ce sentiment de chez-soi à la rue ainsi que les implications de celui-ci sur la transition au logement afin de développer une meilleure compréhension de l'expérience de rue et d'accompagner de manière plus adaptée les bénéficiaires des services aux personnes sans-chez-soi.

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation
Place Cardinal Mercier, 10 bte L3.05.01, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/psp